



Le Feuilleton Page D3
Littérature québécoise Page D5

ARTS VISUELS



Jean McEwen Page D6
Formes Page D8

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 AVRIL 1995

ACTUALITÉ

Le livre se vend désormais partout

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

«On ne vend pas des tomates!» Voilà ce qu'aurait bien envie de rétorquer Daniel Lagacé, de la librairie du Square, à ses clients déçus de ses prix plus élevés que ceux du Club Price. Maintenant que les Club Biz et les Wall Mart jouent aussi du coude, y a-t-il péril en la demeure? Pour les librairies multimédias que sont devenues Renaud-Bray et Champigny, les «loups» ont perdu de leur mordant. La condition de survie des petits marchands de quartier, elle, demeure exigeante: la perfection ou l'extinction.

«La liberté de commerce absolue permet aux géants de tout bouffer grâce aux prix de gros dont ils profitent», déplore Daniel Lagacé. A moins que...

A moins que la patronne soit bien connue dans le quartier, que ses employés puissent citer de mémoire les Prix Nobel de littérature et, surtout, que les rayons foisonnent des œuvres les plus variées.

Standardisation en vue

Sur le terrain des best-sellers, là où les profits sont évidemment les plus rapides et les plus faciles, les Club Price et autres font mal puisque ce sont sur ces titres que comptent les libraires pour garnir leurs étagères de titres moins en vogue. «La standardisation du produit est à craindre», avertit M. Lagacé.

Elisabeth Marchaudon, propriétaire de la librairie Hermès depuis quinze ans, admet que les temps sont durs. «Il y a stagnation des salaires, la croissance est à zéro. Oui, je suis relativement inquiète. Un jour, un lieu comme Hermès n'existera plus.»

Yves Godin, le directeur des achats chez Renaud-Bray, n'est pas aussi pessimiste. «A la fin resteront la grande librairie et les petites librairies sympathiques.» Il insiste par là sur l'importance d'une ambiance agréable. «J'entends des gens dire, vers 21 heures: "Et si on allait chez Renaud-Bray?", comme ils iraient prendre une bière.»

Même si Renaud-Bray ne baisse qu'exceptionnellement ses prix, comme le confirme M. Godin, les affaires vont rondement: une succursale ouvrira ses portes à la mi-mai à Toronto, et une autre en septembre à Brossard, probablement.

Même climat de confiance chez Champigny. «Chez nous, nous tenons 125 000 titres. Notre voisin à Laval, le Club Biz, n'en comptait à un moment que 3500. Par des prix concurrentiels, un service supérieur, des lançements et des signatures de livres, nous avons gagné la partie. Ce club Biz ne fait plus que dans les livres d'informatique», se réjouit le directeur des achats, Yves Denizon.

Confirmation du côté de Club Biz, où Taylor Marshall, acheteur, précise qu'une trop grande variété de livres dans ses magasins n'était pas rentable. La seule succursale qui y trouve son compte? Celle de Mississauga, en Ontario, un quasi-centre commercial où les livres ont droit à bien plus que quelques tablettes. Au Québec, le Club Biz continuera dans le créneau informatique et développera celui des affaires.

HEINZ WEINMANN

Né à Dole (Jura) en 1822, fils d'un tanneur et ancien grognard de Napoléon 1^{er}, Louis Pasteur est mort le 28 septembre 1895. Homme de science, chimiste à l'origine, il est devenu, de son vivant, l'objet d'un culte national en France. Statuifié avant sa mort, il incarne pour la Troisième République la nouvelle religion civique qui célèbre sur ses autels nationaux les trois vertus Science, Progrès, Industrie, appelées à lui donner de nouvelles solidarités après la défaite cuisante de Sedan et la chute de Napoléon III.

Cent ans après son décès, à part sa statue où il trône devant l'Institut qu'il a lui-même fondé, nous ne pouvons plus voir Pasteur tel qu'en lui-même, puisque nous le voyons avec les yeux mêmes de Pasteur. Il est devenu notre point aveugle. Car depuis 100 ans, pas seulement nos aliments mais nous-mêmes avons tous été «pasteurisés». Toute notre vie quotidienne a été tellement balayée par ce cyclone qui a emporté les vieilles conceptions de la maladie, de la médecine (génération spontanée, miasmes, etc.) que nous devons faire un réel effort pour sortir de l'œil du cyclone afin de voir les ravages infligés au monde d'avant Pasteur. Pour voir Pasteur cent ans après, nous devons le «dé-pasteuriser», essayer d'entrevoir le monde tel qu'il fut avant son passage.

Monde d'odeurs putrides, des viandes avariées — le sel étant le seul agent de conservation —, des beurres rances, des vins piqués, aigres, des laits tournés; monde traversé de terribles pandémies, diphtéries, fièvres typhoïdes, surtout le choléra qui a fait rage à Paris en 1832 et encore à Hambourg en 1892, tuant 10 000 personnes en deux mois; d'ailleurs Pasteur a perdu trois de ses cinq enfants. Même lui s'est plié devant ce qui, pendant des millénaires, paraissait le destin humain.

Monde où les blessés et les amputés n'avaient aucune chance de survie. Encore pendant la guerre de 1870, sur les 13 000 amputations, plus de 10 000 eurent une issue fatale; monde des hôpitaux, ressemblant davantage à des mouiroirs qu'à des lieux de guérison avec des salles d'opération qui avaient l'air des champs de bataille où le succès se mesurait à la quantité de sang écla-boussé, où les chirurgiens en haut-de-forme sortaient ostensiblement les bistouris de leur poche de veston, non sans les avoir «nettoyés» avec leur mouchoir.

Or, notre pandémie, le sida, qui a fait irruption au début des années 80, nous a fait glisser, un moment, dans le monde d'avant Pasteur, avec ses peurs devant la contagion et en même temps le refus d'y croire. Une différence cependant, mais elle est de taille: nous connaissons l'origine de la maladie, le virus HIV, identifié justement par Luc Montagnier... de l'Institut Pasteur. Depuis plus de dix ans, un grand nombre de chercheurs sont engagés dans la lutte contre le sida dans l'espoir de trouver un vaccin, voie encore tracée par Pasteur. Nous commençons à nous rendre compte que l'époque des microbes simples, des bacilles de Koch, des scolobacilles et des streptocoques est révolue. Voici venir le temps des virus complexes, «postmodernes», mutants, métissés, à action fulgurante, comme le célèbre streptocoque A qui a terrassé en quelques heures Lucien Bouchard.

La pandémie du sida nous enseigne également combien il est difficile de changer les mentalités, les comportements humains. Paresse, peur des changements font de l'homme un

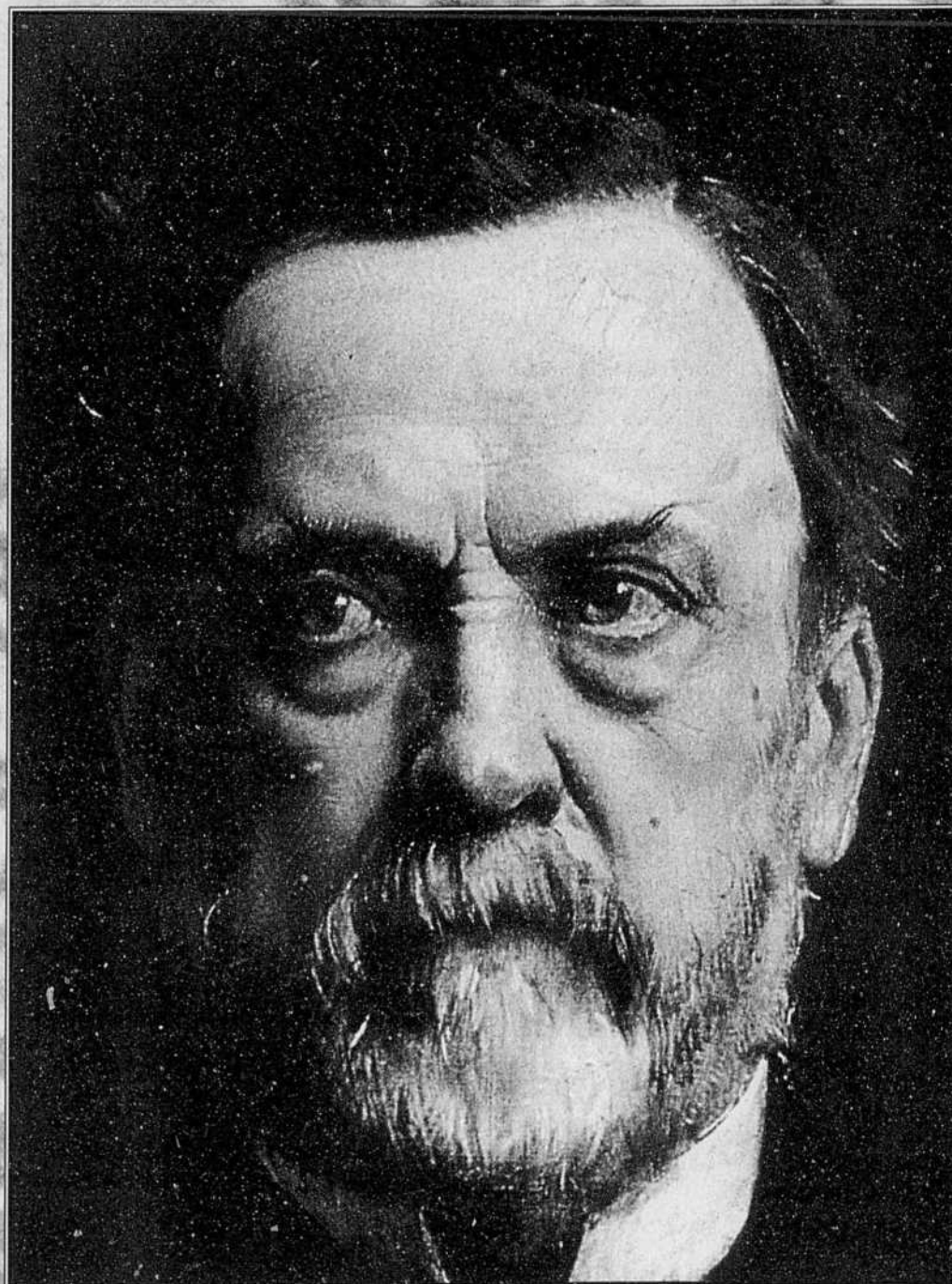
Le sida nous a fait glisser dans le monde d'avant Pasteur

VOIR PAGE D 2 : PASTEUR

PASTEUR, UNE SOCIÉTÉ, UN STYLE, UN SIÈCLE
Bruno Latour, Perrin Flammarion
Institut Pasteur, 1994
191 pages

LOUIS PASTEUR
Patrice Debré
Flammarion
1995
563 pages

PASTEUR
Pierre Darmon
Fayard
1995
431 pages



ILLUSTRATIONS TIRÉES DE PASTEUR, UNE SOCIÉTÉ, UN STYLE, UN SIÈCLE

VOIR PAGE D 2 : PARTOUT



LE SYNDICALISME
État des lieux et enjeux
Mona-Josée Gagnon



L'ANGLE MORT DE LA GESTION
Laurent Laplante



VIE PRIVÉE ET DÉMOCRATIE À L'ÈRE DE L'INFORMATIQUE
Michel Venne

DIAGNOSTIC

Des petits livres qui en disent long...
14,95 \$

INRS-Culture et Société (IQRC)
Tél.: (418) 694-6400
Distributeur: UNIVERS
Tél.: (418) 831-7474
ou 1-800-859-7474
Télé.: (418) 831-4021



LA QUESTION DU QUEBEC ANGLAIS
Gary Caldwell



LA QUALITÉ DE LA LANGUE AU QUÉBEC
Hélène Cajot-Laganière et Pierre Martel



LIVRES

PARTOUT

Trouver son modus vivendi

SUITE DE LA PAGE D 1

Oui, la concurrence peut aussi affecter les gros. Quand Archambault Musique s'est installé à Laval avec ses disques et ses livres, la directrice des achats au Club Price, Marie-Josée Laberge, a ressenti une légère secousse. Elle n'en croit pas moins qu'il y a de la place pour tout le monde.

«Chez nous, l'achat est impulsif. Nos clients achètent du Danielle Steele en faisant l'épicerie mais ce ne sont pas vraiment des gens qui lisent beaucoup», raconte-t-elle.

Mme Laberge soutient que Club Price ne profite pas de conditions privilégiées de la part de ses fournisseurs, au contraire. Alors que les librairies traditionnelles peuvent acheter à 40 %, les distributeurs n'accorderaient souvent qu'une remise de 30 % aux magasins de grande surface. Quant aux modalités pour les livres non vendus, Mme Laberge fait valoir que le droit de retour intégral prévaut pour les nouveautés et ce, pour tous les types de clients des fournisseurs. La concurrence déloyale, elle n'en croit pas un mot.

Les distributeurs et éditeurs doivent plaire à tous leurs clients. Évidemment, ils ne lèvent pas le nez sur les grosses commandes de livres de cuisine ou de jardinage, qui font fureur. Seulement, les livres moins vendeurs doivent aussi trouver preneurs. «L'équilibre passe par un réseau de librairies indépendantes fort et nous sommes prêts à nous battre pour ça. Notre credo est pro-libraire», jure Serge Thérout, directeur de Dimédia, distributeur de Boréal.

Ce sont donc principalement par des frais d'exploitation minimisés (par le libre-service, notamment) et par des profits réduits que les magasins à grande surface peuvent offrir de meilleurs prix sur les quelques titres offerts. Aussi simple que ça?... «Bien sûr, les Club Price représentent le plus gros marché au Québec et cette force

leur donne un pouvoir de négociation certain. Seulement, il faut conserver tous nos alliés», nuance Louis Dubé, de Socadis.

Autre paramètre: le marché du livre en français et celui du livre en anglais. Taylor Marshall, du Club Biz, fait remarquer que la partie est beaucoup plus facile quand il s'agit de la vente de livres dans la langue de Shakespeare. «À ce chapitre, nous avons le plus souvent un droit de retour intégral, nouveautés ou non. Les conditions négociées sont complètement différentes.»

Très nord-américaine, cette folie des grandes surfaces? Pas vraiment, puisque l'Europe vit au même diapason. En France, les FNAC raflent tout sur leur passage, à l'instar de leur équivalent d'outre-Manche, les Virgin Megastore.

En France, les lois permettent cependant aux petits de livrer une bataille plus équilibrée, explique la directrice générale de l'Association des libraires du Québec, Louise Rochon. La règle du prix unique, notamment, empêche quiconque de baisser les prix de plus de 5 % avant que ne se soit écoulée une année entière après sa parution. «Ici aussi, nous devons trouver un *modus vivendi*», souligne Mme Rochon.

La mort des véhicules culturels a souvent été annoncée, rappelle Luc Roberge, directeur général chez Québec-Amérique. Pourtant, quand la télévision est apparue, la radio a survécu. Les petites librairies ont aussi tenu le coup à l'arrivée des premiers Québec loisir et Québec livres. La collection «J'ai lu» dans les Steinberg? Sacrilège, à une certaine époque. Aujourd'hui, le livre se vend partout et doit partager son temple.

M. Roberge voit dans ces changements autant de défis à relever. Et le plus étonnant reste à venir: la librairie invisible. «Les librairies virtuelles où les commandes se font par ordinateur, sans contrainte de distances, c'est pour bientôt!»

PASTEUR

L'idéal du savant moderne

SUITE DE LA PAGE D 1

être d'habitudes. Prenons l'exemple simple de l'asepsie. Plutôt que de devoir se laver les mains, les médecins de l'époque préféraient nier les «animales» dans l'air, dans le monde ambiant. Comme aujourd'hui, plutôt que de se «protéger» lors de rapports sexuels, beaucoup de personnes préfèrent nier les risques des rapports non protégés.

Pour changer les mentalités de l'époque prépastorienne, il fallait un bagarreur de la trempe de Pasteur, militant autant que militaire, qui impose ses vues comme un général dicte son plan de bataille à son armée. Plus rien en commun avec les scientifiques traditionnels à la Newton, chez qui l'expérience tombe au hasard, telle une pomme. Pasteur, premier grand expérimentateur, inventeur du «laboratoire» au sens moderne, exclut le hasard en dictant à ses expériences son protocole conçu dans les moindres détails. Dans sa biographie, Bruno Latour donne ironiquement à Pasteur le prénom de Louis (Napoléon), premier évidemment, même si Pasteur a voué un culte à Napoléon III et Eugénie.

Deux biographies de Pasteur s'offrent au lecteur, différentes dans leurs approches, se complétant plutôt que s'excluant. Celle de Bruno Latour, admirablement bien illustrée, brillante, puisée passée par la pensée de Michel Serres. C'est lui qui avait interro-

gé Serres dans *Éclaircissements* (Flammarion Champs, 1994). Paradoxe, cet essai, un brin iconoclaste, agréé pourtant par l'Institut Pasteur, déconstruit Pasteur, le dé-statufie. Alors que celle de Patrice Debré, petit fils de Robert Debré, célèbre pédiatre français, professeur d'immunologie, adopte la démarche classique de l'historien des sciences qui explique très bien l'enchaînement des idées scientifiques de Pasteur et son insertion dans son époque.

Ces deux livres nous montrent hors de tout doute qu'avec Pasteur est né l'idéal du savant moderne qui, trop souvent, ne s'est pas encore réalisé, 100 ans après. Savant qui ne s'intéresse pas seulement à la recherche fondamentale, comme nous le disons aujourd'hui, mais aussitôt à son application industrielle. Chez lui, théorie et pratique s'interfèrent, se marient si intimement qu'on ne saurait plus dire lequel des deux est cause, lequel effet.

Engagé pleinement dans sa société, Pasteur a entendu ses cris de douleur, a vu ses misères, issu lui-même d'un milieu pauvre. De là ce parcours apparemment zigzaguant de ses découvertes: elles suivent les sollicitations du monde ambiant, tout en restant fidèles aux exigences d'une démarche scientifique profonde. Professeur à Lille, pays des betteraves, Pasteur s'intéresse naturellement à la transformation du sucre en alcool. Né en marge

de la Bourgogne, il garde dans ses narines le souvenir des odeurs du moût de raisin, ils s'interroge donc ensuite sur la fermentation des vins et des bières. Pendant des semaines, il déguste des pommards, des pouillys-montrachets. Sans aucune jouissance s'entend, car il boit de façon scientifique, premier œnologue.

Attiré par la misère des sériciculteurs (éleveurs de vers à soie), Pasteur passe six ans de sa vie pour résoudre l'énigme du champignon qui a ravagé les magnaneries du Midi de la France. Enfin, il a entendu les cris des blessés par des bouledogues et des terriers enragés qui, la gueule dégoulinante de bave, les yeux injectés de sang, rappelaient les récits légendaires des loups-garous. Alors se font entendre également, surtout en Angleterre, les premières voix contre la rage exigeant d'horribles trépanations des chiens. Pendant un temps, les laboratoires de Pasteur se transforment en un curieux mélange de ménagerie, d'abattoir et d'autel sacrificiel.

Le mythe pastorien est né de son vivant puisque ses recherches se sont attachées en priorité aux aliments quotidiens de base, hautement symboliques, mythiques: pain, vin, lait, trois sources élémentaires de la Vie.

Il ne suffit pas seulement de découvrir, d'inventer. Le savoir-faire appelle nécessairement un faire-savoir. Pasteur a compris comme nul autre que le succès d'une théorie dépend non seulement du consensus de ses pairs mais également de celui du public. Ce dernier pouvait devenir un immense groupe de pression sur des collègues réticents, souvent jaloux du succès de Pasteur. Un des premiers, il s'est abondamment servi de la «publicité» grâce à de nombreux discours et grâce à des démonstrations publiques.

Homme de science et homme public, inscrit dans la trame de l'histoire française, Pasteur pèse avec tout le poids de son autorité sur la nation au moment du naufrage français consécutif à la défaite de 1870. Il étudie lucidement les causes réelles de cette défaite chez les Français. Il trouve que la France a trop longtemps négligé cette «loi de la corrélation entre science théorique et la vie des nations». Alors que la France «énergée par des révolutions, toujours occupée de la recherche stérile de la meilleure forme de gouvernement», discutant sempiternellement de «Constitution», son voisin l'Allemagne ne s'arrêtait pas seulement de canons mais surtout de savoir. A bon entendeur, salut.

LES PETITS BONHEURS

Chronique de l'éphémère



GILLES ARCHAMBAULT

VOUS AUREZ DE MES NOUVELLES
Jean-Paul Dubois
Collection J'ai lu, 188 pages

Peut-être serez-vous intéressés d'apprendre que pour les fins de cette petite chronique, je me fais un point d'honneur de n'aborder que les livres qui me plaisent. Cette obligation me porte donc à écarter des lectures qui ne retiennent que modérément mon attention ou qui m'ennuient.

Cette semaine, j'avais d'abord eu le projet de traiter de *La Vie matérielle* de Marguerite Duras (Folio), puis de *Mon journal* de Pierre Louÿs (*L'Ecole des lettres*). Le premier m'a irrité par sa suffisance; le second m'a paru tellement tenu que je ne le recommanderais qu'aux inconditionnels de l'auteur des *Chansons de Bilitis*.

Le temps me pressant, il me restait le recours à un livre qui m'avait déjà enchanté. C'est alors que je suis allé d'instinct vers un auteur qui me procurerait à coup sûr cette ouverture sur le bonheur que promet le titre de cette chronique.

Jean-Paul Dubois se promène le long des précipices. Ses personnages

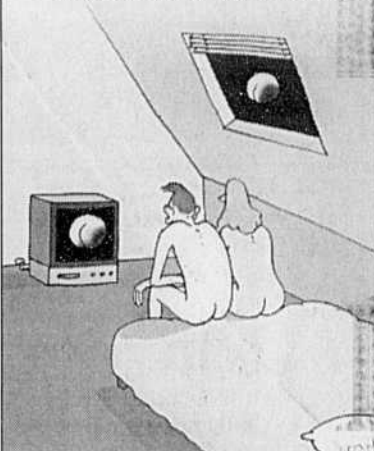
ont des démarches hallucinées. «Si on m'en avait laissé le temps, je crois que j'aurais pu vivre pendant des siècles», dit le narrateur de *La Vie est un sport individuel*. Anna, dans *Je crois qu'on va bien rigoler*, résume ainsi la situation du couple qu'elle forme avec un garçon désargenté: «Pourquoi on n'arrive jamais à faire les choses normalement?»

Chez Dubois, rien ne se déroule selon les normes. En règle générale, on est paumé. Ce n'est pas uniquement d'argent qu'on est dépourvu, mais de ces certitudes qui accompagnent les imbéciles. On ne sait pas toujours pourquoi on se lève le matin. À ses compagnes ou à ses amoureux, on dit rarement l'essentiel. Dubois se spécialise dans le non-dit. Ses phrases sont brèves, sans artifices, de celles qui font rêver car elles laissent des trous dans lesquels le lecteur est invité à entrer.

En exergue du recueil, une citation de Richard Ford. C'est aussi le romancier américain qui clôt la dernière nouvelle. Dubois n'a jamais fait mystère de sa fascination pour l'Amérique. Ford, Carver, Fante sont de sa famille littéraire. Comme eux, il se sent à l'aise dans le minimalisme.

Je ne supporte pas longtemps les partis pris de brièveté et de maigreur s'ils ne sont pas l'effet d'une rigueur. Dubois réussit à inventer des histoires fascinantes à même la vie la plus quotidienne. Tout en proposant des intrigues qui se déroulent aux États-Unis très souvent, il réussit à être un écrivain français. Avec des thèmes chers aux auteurs américains, il crée des univers qui lui sont propres.

Jean-Paul Dubois
Vous aurez de mes nouvelles



«Je n'ai jamais écrit que des livres sans grand intérêt. Peut-être parce que, au fond de moi, je fais partie de ces gens qui pensent que par temps de pluie un beau texte ne remplacera jamais une bonne paire de chaussures.» Le personnage du *Temps qui manque* songe aussi au temps qui passe et qui toujours lui manquera. Pour cette raison peut-être, Dubois est fascinant. Lui aussi sait que le temps manquera toujours, qu'on ne saura jamais ce qu'est l'amour ou la vie, et qu'on blessera toujours les gens auxquels on tient. Avec des convictions de ce genre, on se meut sur une terre qui tremble. Le déséquilibre ainsi obtenu est souvent beau à voir.

Sylvie Nicolas

L'essence de la vie est dans la quotidien

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il y a des milliers de gestes quotidiens qu'on ne prend pas la peine d'écrire, encore moins de rapporter dans les journaux, et qui ne sont pas inclus dans les biographies: les dessins d'enfants, la respiration des chiens, un goéland qui meurt dans la cour, même les pleurs provoqués par les oignons que l'on pèle. Ce sont ces gestes, l'essence même de la vie, qui préoccupent Sylvie Nicolas, auteur nouvellement publiée aux éditions du Loup de Gouttière.

Les Ailes inachevées du désordre, «essai, conte, récit, testament, et lettre d'adieu», pour reprendre les mots de l'auteur, et publié à l'automne 1994, présente ces instants, anonymes, essentiels et insaisissables.

J'ai écrit *Les Ailes inachevées du désordre* pour me réconcilier, dit-elle. Pour pouvoir dire: voici ou j'en suis, et comment je vis tout cela. Voilà où je loge mes espoirs. L'histoire se déroule sur une trame simple: une femme, également mère d'une petite fille, trouve un goéland agonisant dans sa cour. Elle appelle la Société protectrice des animaux. «Je ne sais pas si vous pouvez m'aider, dit la mère. J'ai un goéland agonisant dans ma cour. Sous mon escalier. Dans ma vie», dit la mère. Successivement, l'amour, l'amitié, l'indifférence, la réverie, la confiance, la joie, la peine visitent les personnages. Dans chacun de leurs gestes, délicats comme des effleurements, il y a comme un adieu qui est contenu. La vie est un sablier qui s'écoule. La vie est aussi le bruit que font les grains de sable en se frottant entre eux. Toute l'action se passe entre le moment où cet oiseau est découvert et celui où il rend l'âme et est enlevé par la SPCA de la rue des passants. Pour l'enfant de la mère, cela pourrait être aussi une initiation à la mort.

«Tout est tellement rapide, dit Sylvie Nicolas en entrevue. On ne parle pas de tout de la mort aux enfants. On n'en parle presque pas entre adultes.» Or, la mort a droit de cité, insiste l'auteur, au cœur même de la vie.

«Toutes les morts qui passent inaperçues sont des pertes sèches pour l'humanité entière, ajoutée-t-elle. Quand on ne voit pas l'importance de quelque chose qui meurt, c'est une perte sèche.»

Il y a deux ans, cette femme, ex-enseignante de théâtre et de communications, originaire de Québec, a décidé d'écrire à temps plein. Comme un testament, son dernier livre nous légue l'assurance que la vie porte des beautés. «Au delà des horreurs du quotidien, il y a de l'amour et des beautés à dire», dit-elle.

En arrière plan, dans *Les Ailes inachevées du désordre*, Sylvie Nicolas y va d'une critique sociale, particulièrement acerbe à l'égard des médias. La mère, toujours dans son quotidien, survit à l'agression banalisée de la publicité, du culte de la beauté, de la radio et de la télévision.

«Notre dernier invité ce matin est yogi de formation, journaliste de profession de foi, et monsieur de carrière, peut-on lire. Il a fréquenté la maison kinzemanne, connaît personnellement la page trois du *Journal de Montréal*, parle couramment le yen japonais, participe au concours de la Bourse depuis plusieurs années déjà, fait pipi-caca proprement, légalement, plusieurs fois par jour.»

Pour Sylvie Nicolas, le regard impudique des médias sur la mort est agressant, comme «la vision journalistique sur le monde et sa souffrance. Un voyeurisme s'est comme installé, tout en demeurant tellement futile», dit-elle.

De façon lointaine, le rythme du livre rappelle presque l'immobilité des œuvres de Duras. Par ailleurs, ce genre de poésie en prose est celui dans lequel Sylvie Nicolas se sent le plus à l'aise. «C'est le texte qui m'a convaincue de continuer d'écrire», dit-elle.

Avant *Les Ailes inachevées du désordre*, Sylvie Nicolas a publié son premier recueil de poésie, *Cette main qui enquette*, en 1994, aux Éditions des Forges. Deux romans pour enfants sortiront aussi bientôt sous sa plume: l'un traite de la notion de temps, et l'autre est simplement «une folie sur les chapeaux», dit-elle.



Sylvie Nicolas

La voix au chapitre

SOPHIE GIRONNAY

Trevor Ferguson, conteur parmi les conteurs et sans conteste le meilleur romancier anglophone que compte actuellement Montréal, vient de publier, chez Harper Collins, son cinquième roman, *The Fire Line*. Notre chronique «Littérature canadienne-anglaise» lui sera consacrée samedi prochain, mais en attendant, sachez que l'auteur — pourtant de nature timide, comme le remarque le journaliste du *Hour* qui fait son portrait cette semaine — fera lecture publique d'extraits, ce mercredi 19 avril, à 19h, au Café Nostalgie, 1425, rue Stanley. Charles Foran sera le deuxième lecteur de l'événement. Il lira des passages de son essai-récit de voyage, *The Last House of Ulster*.

Les lectures d'auteurs semblent se généraliser ces temps-ci et témoignent d'un regain d'effervescence tout à fait sympathique, dans le petit

monde littéraire des Anglo-Montréalais. Applaudissons le phénomène, tout en pensant que cette coutume, très goûtée par les anglophones et qui fournit le rare bonheur d'entendre un texte dit par celui qui l'a écrit, avec le souffle et le rythme appropriés, mériterait d'être imitée plus couramment en français.

Donc, Diana Atkinson lira son *Highways & Dancehalls*, vendredi le 21 avril prochain, à 20h, à la librairie Danger Books, sur le boulevard Saint-Laurent. Quelques jours plus tard, ce sera au tour de David Homel, auteur bien connu de *Il pleut des rats*, de prêter sa voix et son expressivité à la lecture de son petit dernier: *Sonya & Jack*. On attend le dit roman avec impatience, et il devrait sortir tout chaud des presses juste à temps, pour cette «heure heureuse» (c'est de 5 à 7h), le 26 avril, à la librairie Paragraph cette fois (rue Mansfield).

ACHÈTE ET VEND AU MEILLEUR PRIX

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD, ITEMS RARES ET DE COLLECTION

3694 St-Denis, Montréal
Métro Sherbrooke 849-1913

CHOIX ET QUALITÉ

713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Mont-Royal 520-6393

Le pavillon des miroirs

Brésilien d'origine, SERGIO KOKIS arrive au Québec par hasard... Comment faire le pont entre ces deux Amériques?... On dirait un iceberg posé comme un faux drapeau sur un Brésil en flammes!

Avec STÉPHANE BRULOTTE, DOMINIQUE LAMY et JACQUES L'HEUREUX

dans une adaptation et une mise en lecture de CLAUDE POISSANT

du roman de Sergio Kokis *Le pavillon des miroirs*

Grand Prix du livre de Montréal 1994
Prix Molson de l'Académie des lettres du Québec 1994
Prix Québec-Paris 1995

Animation: Monique Richard
En présence de l'auteur
Production: Théâtre Petit à Petit/PAP2

CONSEIL DES ARTS

ville de Montréal

QUEBEC LOISIRS

CALENDRIER DE TOURNÉE

Mardi 18 avril à 19 h
Maison de la culture
Rosemont-Petite-Patrie
6707, avenue de l'Orme
Montréal 872-1730

Mercredi 19 avril à 19 h
Bibliothèque l'Octogone
1080, avenue Gollard
Lasalle 367-6384

Jeudi 20 avril à 20 h
Maison de la culture
Plateau Mont-Royal
465, avenue du Mont-Royal Est
Montréal 872-2266

Lundi 24 avril à 19 h 30
Centre Harpell
60, rue Saint-Pierre
Sainte-Anne-de-Bellevue 457-1605

Mardi 25 avril à 19 h 30
Bibliothèque municipale
8420, boul. Lacordaire
Saint-Leonard 328-8585

Mercredi 26 avril à 19 h 30
Bibliothèque municipale
7500, rue Concorde
Anjou 495-8260

Vendredi 28 avril à 20 h
Maison de la culture
Villeray-Saint-Michel-Parc Extension
Patro Le Prévoist
7355, avenue Christophe-Colomb
Montréal 872-6131

Lundi 1^{er} mai à 20 h
Maison de la culture Maisonneuve
Collège de Maisonneuve
1080, avenue Gollard
Montréal 872-2200

Mardi 2 mai à 19 h 30
Maison de la culture Mercier
Riv. rue Hochelaga
Montréal 872-9151

Jeudi 4 mai à 20 h
Salle Marie-Stéphane
École de musique Vincent-d'Indy
628, chemin de la Côte-Sainte-Catherine
Outremont 495-6211

Robert A. Young

LA SÉCESSION QUÉBEC ET L'AVENIR DU CANADA

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Vient de paraître

«Si les Québécois choisissent la souveraineté, le Canada acceptera la séparation et en négociera rapidement les termes.»

Robert A. Young

294 pages, 2-7637-7426-1, 24\$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

ÉDITEUR

En vente chez votre libraire

DISTRIBUTION DE LIVRES UNIS

845 rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0
Tél.: (418) 831-7474 Interurbain: 1 (800) 859-7474
Téléc.: (418) 831-4021

LIVRES

LE FEUILLETON

Un homme qui attend

ROBERT
LÉVESQUELA PLAGE NOIRE
François Maspero
Collection Fiction & Cie
Seuil, 155 pages

Dans les colonnes des journaux, aux rubriques internationales, il est une formule qui revient sous la plume des chroniqueurs, une petite phrase qui sert à masquer des détails ou des horreurs, par exemple des assassinats qui resteront sans traces ni coupables. Vous l'avez lu souvent, c'est «le difficile apprentissage de la démocratie», leitmotiv journalistique dont on ne sait pas toujours s'il marque une avancée ou un recul, un gain de la démocratie nouvelle ou un regain de la dictature ancienne.

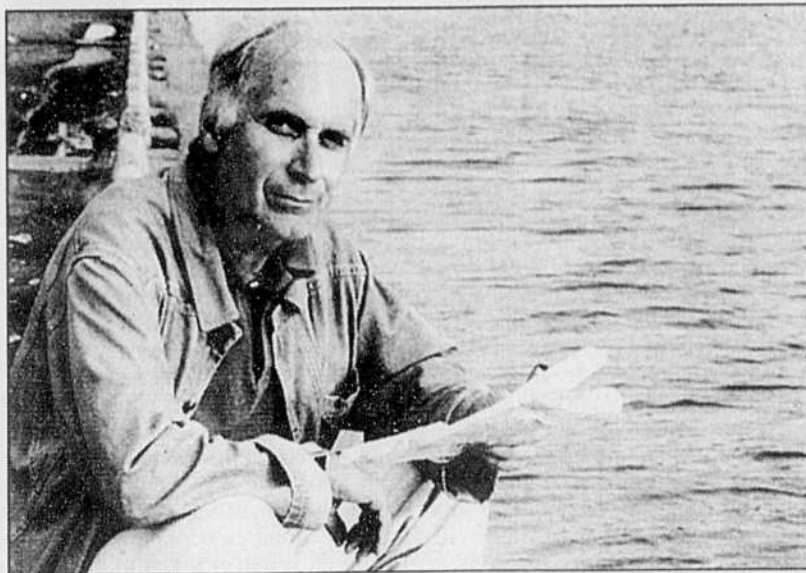
La seconde moitié du vingtième siècle a son lot de ces apprentissages brutaux depuis la décolonisation africaine, la chute de dictatures sud-américaines et la fin du communisme, tous mouvements évolutifs de l'histoire dont les suites virent au cauchemar plus souvent qu'autrement. Au-delà des rubriques de gazettes, et pour dépasser le leitmotiv du «difficile apprentissage de la démocratie», il y aura toujours les écrivains pour percer à jour les réalités dans l'usage des fictions; ils l'ont fait de tous temps, depuis les chansons de geste et les chroniques de Froissart, les grands Russes du XIX^e siècle y ont excellé, la Commune de Paris a plus de romanciers que d'historiens, c'est dans Dorgelès que l'on apprend les tranchées de 1914, chez Hemingway et Malraux que l'on relit la guerre d'Espagne, Moravia détaille le fascisme mussolinien et un romancier, un jour, nous décrira la Moscou d'aujourd'hui.

François Maspero, dans *La Plage noire*, un roman sobre et touchant comme une confidence de condamné à mort, démasque à son tour la réalité par l'usage de la fiction, il imagine — ou transpose, car on dirait qu'il décrit le sort d'un ami cher — une situation qui fait partie de cet euphémisme de rubrique sur le difficile apprentissage de la démocratie. L'histoire d'Alberto — Sud-Américain éduqué en France, sexagénaire, qui a fait de la prison sous la dictature, a connu l'exil puis est revenu pour participer au renversement de ce régime, qui est avec sa fille de dix ans en attente d'un passeport pour rejoindre sa femme en France, errant sur une plage de son pays — résume à elle seule le pan intime de l'histoire des changements de régime politique, de ces lendemains qui déchantent.

Du temps qu'il était éditeur, et qu'il publiait tout ce que le marxisme pensait et remâchait, François Maspero a sûrement connu des gens comme Alberto, figures héroïques de l'ombre dans les révolutions de gauche. Il a sûrement côtoyé ces Sud-Américains francophiles autant intellectuels qu'hommes d'action — son Alberto de *La Plage noire* est le traducteur français de l'écrivain national de son pays — et le portrait qu'il brosse n'en est que plus juste et touchant.

C'est un homme qui attend; il n'a pas d'âge même si ses 60 ans se rappellent à ses flancs et ses jambes lorsqu'il cesse de courir sur cette longue plage noire du village de son enfance, sur le littoral d'un pays que Maspero ne nommera jamais. Pourquoi l'identifier? Maspero fait de la littérature, non du reportage, et ce pays qui tente de passer de la dictature à la démocratie pourrait aussi bien être le Salvador que le Paraguay, le Honduras que la Bolivie ou le Nicaragua, car ils sont tous en apprentissage difficile; le nom du pays importe peu, c'est un pays d'aujourd'hui.

Ce qu'il y a de sensible dans ce roman — et de si bien traité — c'est le caractère fondamental et tragique de l'attente chez un homme qui a rêvé l'avenir, qui a voulu changer le cours de l'histoire de son pays. Une fois la



SOURCE ÉDITIONS DU SEUIL

François Maspero

dictature officiellement renversée, que reste-t-il des rêves et des espoirs de ceux qui y ont cru? La *realpolitik* s'installe, qui veut que les compromis comme les arbres refléussent, que les maîtres de l'argent dominent toujours le jeu et que les intérêts nouveaux établissent des critères neufs qui font que les consciences morales d'hier sont les mauvaises consciences d'aujourd'hui, et éventuellement des témoins gênants à éliminer...

Le roman de Maspero est une réflexion plus émue qu'amère sur le versant noir des lendemains qui devaient chanter, quand un pays libéré demeure étroitement sous surveillance, quand un homme se demande à quoi a servi sa croyance au progrès et sa passion de justice, quand il lit dans le journal: «une grande figure du renouveau démocratique qui disparaît» et que c'est un camarade assassiné — dit-on — pour une affaire de mœurs, et quand, voulant croire que le monde n'est pas foutu, il sent tout de même que son monde est détruit.

Sur cette plage qu'il a connue enfant, cet homme au sweater délavé attend sa fille qui revient de l'école, il attend aussi le courrier de sa femme pour des papiers qui lui permettraient d'obtenir un visa pour Paris, il attend — va savoir c'est peut-être —

la mort, et c'est là la subtilité de ce roman car un sourd pressentiment le traverse de part en part, le matin au café, le soir sous les orages de pluie, la nuit quand la maison craque sous le vent, toujours il y a, non dite, une crainte — c'est le souvenir d'un déclin de pistolet — qui prend parfois le

tour d'un désir de grand désespéré.

Alberto attend, mais pas comme il a attendu en prison puis en exil lorsque le sens de l'histoire éclairait son attente; non, il attend sans but ni espoir, son avenir est une femme qui vit à Paris, mais il n'est pas seul, il y a Joyce, sa fillelette à qui il n'a plus le goût de raconter le pays de ses ancêtres, qui écoute les Pink Floyd et Michael Jackson sur son walkman, qui se réfugie dans sa chambre au moindre chagrin et qui demande quand on partira.

Il ira dans la capitale pour obtenir son visa de départ et tout le dégoûter, la lourdeur suffisante et hypocrite du nouveau régime, la sénilité amusante de l'écrivain national, la laideur américanisée du Gamotel où les élites nouvelles boivent leurs whiskeys dans la verrerie de la dictature ancienne, et il reviendra «dans cette patrie de nulle part qu'est la Plage Noire», pour retrouver Joyce, pour nager dans la mer, pour faire la sieste sous les mancenilliers, pour attendre...

D'éditeur à auteur, François Maspero confirme le saut. *La Plage noire* est l'un des meilleurs romans français de la saison.

Le deuxième roman de
Lise Bissonnette

Choses crues



«Voici, sans doute, un des romans les plus remarquables de l'année littéraire. L'écriture en est très ferme, personnelle, inventive, comme si elle devait se frayer un chemin toujours nouveau dans les idées, les émotions, les représentations.»

Gilles Marcotte, *L'actualité*

«Avec *Choses crues*, Lise Bissonnette confirme avec éclat son talent d'écrivain.»

Andrée Poulin, *Le Droit*

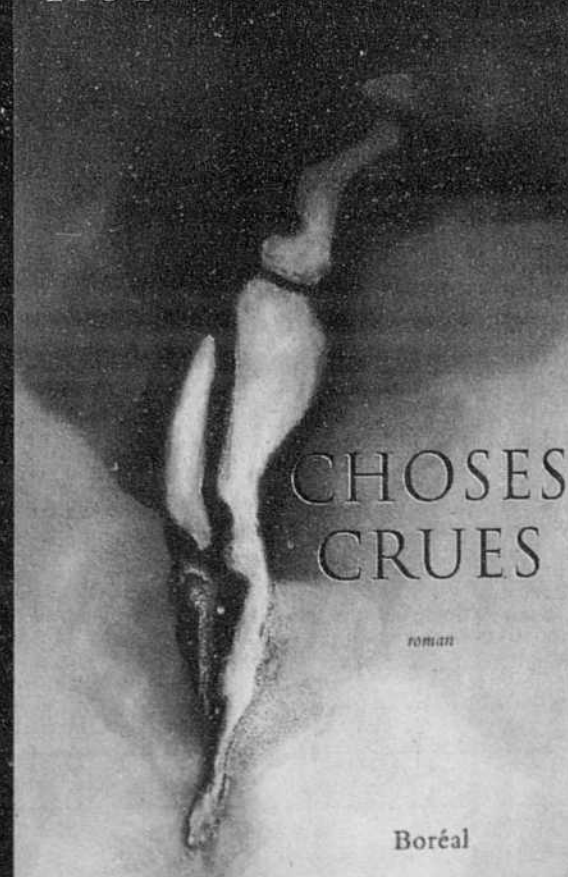
«Bien fait, bien construit, un souffle remarquable.»

René Homier Roy,
VSD *Bonjour, SRC*

«M^{me} Bissonnette a abordé ce thème très classique du mensonge... avec une terrible lucidité.»

Réginald Martel, *La Presse*

LISE BISSONNETTE



144 pages • 16,95 \$



Boréal

Qui m'aime me lise.

Le calme du désespoir

AMERICAN EXPRESS

James Salter, Traduit de l'américain par Lisa Rosenbaum
Éditions de l'Olivier, 207 pages

PASCALE MILLOT

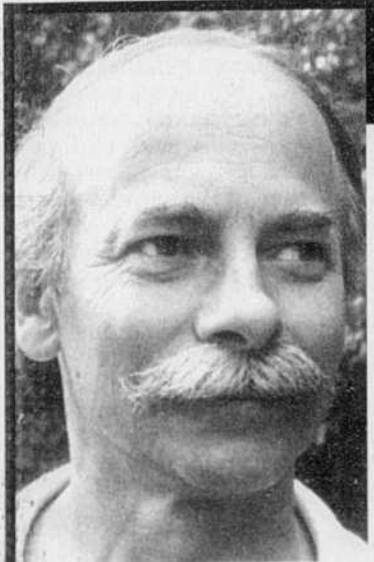
En lisant ce recueil de nouvelles, il m'est revenu, lancinante, la phrase qui clôt le texte d'introduction du très beau livre de Frédéric Mitterrand, *Lettres d'amour en Somalie*: «Parfois, le désespoir est un sentiment calme.» Voici onze histoires calmement désespérées. D'un désespoir insidieux et discret, sans cris, sans larmes et sans drames. Celui qui naît au cœur des vies ordinaires de gens ordinaires. Qu'ils soient fortunés ou pauvres, reconnus ou inconnus, les personnages de James Salter ont en commun leur solitude qu'ils se traînent parfois sans s'en apercevoir depuis des lustres ou qui surgit, banalement, sous la forme d'un destin tragique comme dans *Vingt minutes* où une cavalière tombe et, en un éclair, aperçoit son cheval voler au-dessus de sa tête, avant qu'il ne lui atterrisse lourdement sur le bassin. Cra! Il lui reste vingt minutes, immobile dans ce champ, à l'orée de la nuit, toute proche de la route et des automobiles.

Il est question ici de l'impossible communication entre les hommes, de ce vide immense qui habite chacun d'entre nous, de l'illusoire sentiment du partage. Pour mieux nous faire ressentir cette sourde douleur, James Salter n'a guère besoin d'enfoncer le couteau dans la plaie. Il préfère le style incisif, direct et sans bavures. Chaque nouvelle se déroule à l'intérieur d'un temps et d'un espace circonscrits. C'est un simple moment — une journée, quelques heures, quelques mois — arraché à

l'existence des personnages qui nous fait entrevoir de façon fulgurante l'inanité de l'existence et l'impuissance chronique de l'être humain. Un mot, une phrase, une pensée parfois suffisent à induire la blanche horreur de la vie et la condamnation toute proche de la mort.

Ici, c'est Guivi, l'acteur sur le déclin de la nouvelle *Le Cinéma*: «Déjà il commençait à entrer dans le passé. Il signait des autographes en découvrant l'espace entre ses incisives.» Là, c'est Vera Chandler, de *Crépuscule*: «C'était une femme qui avait lu, joué au golf, assisté à des mariages, qui avait de jolies jambes, qui avait connu des épreuves. C'était une belle femme dont personne ne voulait plus.»

Le moins que l'on puisse dire, c'est que James Salter ne se montre guère optimiste envers le genre humain. A 70 ans, cet Américain qui fut militaire dans la US Air Force et pilote de chasse pendant la guerre de Corée a gardé de l'armée la rigueur et l'efficacité, et de la guerre, le sentiment de l'absurde. Ou une extrême lucidité. James Salter se tient à distance et use d'une habile ironie qui crée un réel malaise chez le lecteur. C'est sans doute pour cela que je n'ai pu consommer ce livre qu'à doses homéopathiques. Car il n'y a dans son monde aucune aspérité où s'accrocher, se fixer. Aucune planche de salut ni chance de bonheur autre qu'éphémère. Chaque fois, le dénouement ne nous offre rien d'autre que la vie qui va et la mort qui guette, sublime et terrible comme les mots de James Salter: «Pour Harry Mies, la mort approchait. Il serait allongé, vidé, les joues fardées, ses belles oreilles de vieillard à jamais sourdes. C'était fou tout ce qu'il pouvait savoir. Il se tenait seul dans les champs lointains de sa vie. Il pleuvait sur lui. Il restait immobile.» C'est tout.



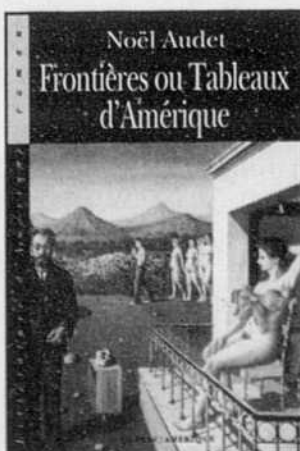
Noël Audet

Frontières ou Tableaux
d'Amérique

Noël Audet a réussi, avec ces

Frontières ou Tableaux d'Amérique,

une sorte de chef-d'œuvre

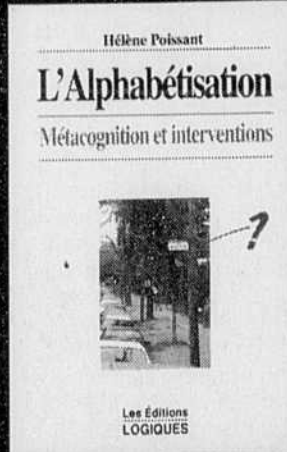
Jacques Allard, *Le Devoir*206 pages
18,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

LOGIQUES

L'ABC
de la lecture
et de l'écriture!J'apprends à lire, aidez-moi!
Jacqueline Theriault
160 pages • 24,95 \$

Avant même qu'ils n'entrent à l'école, les enfants peuvent déjà savoir lire et écrire! En développant leur curiosité et en encourageant leurs habiletés naturelles, on peut accélérer chez l'enfant l'émergence de l'écriture.

L'Alphabétisation
Hélène Poissant
240 pages • 24,95 \$

Percevoir, observer, retenir, associer... Comment peut-on développer chez les enfants, et même chez les adultes, ces mécanismes qui sont à la base de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture?

Un dictionnaire,
comment
ça fonctionne?L'Intelligence du Petit Robert
Christel Veyrat
360 pages • reliure «mains libres» • 34,95 \$

Le Petit Robert n'est pas qu'une simple liste de mots. Ce dictionnaire contient des ressources insoupçonnées qui permettent de comprendre l'intelligence de la langue française et de mieux la maîtriser.

Les emplois
sont rares, je veux
un emploi!Mon premier emploi
Camille Labrecque
144 pages • 12,95 \$

Que vous soyez à la recherche d'un emploi d'été ou d'un emploi permanent, ou que vous désiriez changer de carrière, voici l'ouvrage qui donnera le maximum d'efficacité à vos démarches.

Les Éditions LOGIQUES
Tél.: (514) 933-2225 Fax: (514) 933-2182AIDER LE MONDE
MOT À MOTL'autonomie grâce à l'alphabétisation
dans le monde en développement
1-800-661-2633

L I V R E S

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'appel des États

ROBERT
SALETTI

QUÉBÉCOIS ET AMÉRICAINS
(LA CULTURE QUÉBÉCOISE
AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES)
Sous la direction de Gérard Bouchard
et Yvan Lamonde
Fides, 421 pages

L'AMBIGÜITÉ AMÉRICAINNE
(LE ROMAN QUÉBÉCOIS FACE AUX ÉTATS-UNIS)
Jean-François Chassay, XYZ, «Théorie
et littérature», 197 pages

LE MYTHE AMÉRICAIN
DANS LA FICTION D'AMÉRIQUE
(DE WASHINGTON IRVING À JACQUES POULIN)
Jean Morency, Nuit blanche
261 pages

Comme disait l'autre, en l'occurrence Benoît Melançon, dans un article à propos de la série télévisée de Ken Burns sur le passe-temps national des Américains, il y a ceux qui aiment le baseball et ceux qui ont tort de ne pas l'aimer. Etendons la boutade à l'ensemble de la culture américaine et le monde se divise alors entre ceux qui défendent celle-ci et ceux qui ne font pas la différence de toute façon. J'entendais cette semaine quelque chose mentionner qu'au Québec 85 % des écrans étaient réservés à des films américains alors qu'ailleurs au Canada le pourcentage passait à plus de 99 %. L'américanité de «notre» identité culturelle est devenu au mieux un poncif, au pire un fait absolu.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Jusqu'à une époque relativement récente, disons jusqu'à Robert Charlebois, Jacques Poulin, Jacques Godbout et Rusty Staub (dit le Grand Orange), l'Amérique états-unienne était pour l'essentiel le repoussoir de nos valeurs profondes, de notre survie. Or, voilà que paraissent coup sur coup trois ouvrages qui exa-

minent l'état des choses culturelles à la frontière américano-qubécoise. Avec des conclusions presque similaires. Notre relation au modèle américain serait marquée au fer de l'ambiguïté (je note en passant que si les auteurs de ces trois ouvrages se gardent bien de confondre Amérique et États-Unis, dans les faits la réalité recouverte par le terme «américain» est celle des États-Unis).

Qubécois et Américains?, sous la direction de Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, présente un portrait de la culture québécoise des XIX^e et XX^e siècles. L'ouvrage part du point de vue que l'on a trop privilégié les différences entre le Québec et les États-Unis et qu'une «reconnaissance des ressemblances» est maintenant de circonstance. On y fait de l'ambivalence historique du Québec à l'égard de son grand voisin du sud, honni d'un point de vue idéologique mais admiré en pratique. On y remet même en question quelques noyaux durs de l'idéologie de conservation qui a eu cours au Québec entre la défaite des Patriotes et la Seconde Guerre mondiale, comme la revanche des berceaux et l'étanchéité de la famille québécoise.

Plus du quart de l'ouvrage est consacré à «l'expérience américaine de la peinture et de l'architecture québécoises», à partir de références directes faites aux modèles américains par les artistes et les critiques ou de productions concrètes témoignant d'un espace de représentation américain. La présence dans cette section de collaborateurs comme Esther Trépanier et François-Marc Gagnon nous rappelle qu'il y a 10 ans paraissait un ouvrage important sur *L'avènement de la modernité culturelle au Québec* (sous la direction de Yvan Lamonde et Esther Trépanier), où il était démontré que l'art québécois avait eu des accents très modernes dès le début du XX^e siècle. Dans *Qubécois et Américains*, le lien entre américanité et modernité est maintes fois souligné. Je remarque finalement que, dans une courte section sur la littérature, on retrouve deux articles dont les auteurs sont Jean Morency et Jean-François Chassay. Tous les deux viennent de publier un livre sur les rapports littéraires entre le Québec et les États-Unis.

Les deux essais présentent quelques points en commun dont celui, évident, d'aborder la littérature québécoise par le biais du modèle américain. Or, curieusement, seuls deux romanciers, Jacques Poulin pour *Volkswagen Blues* et Gabrielle Roy, font à la fois partie des deux corpus analysés. C'est que les perspectives adoptées sont différentes, mais complémentaires.

S'inspirant des travaux de Mircea Eliade qui définissent le mythe comme une parole ou un discours relatant un événement primordial, comme le récit d'une histoire fondamentale, M. Morency circonscrit d'abord le mythe américain à l'aide des contes de Washington Irving et des romans de Fenimore Cooper et d'Herman Melville. Ces œuvres forment le récit fondateur de la conscience de l'homme américain, une conscience «déchirée entre des appels contradictoires» (attirance mêlée de haine pour l'Indien; défense acharnée de la civilisation malgré une grande méfiance à l'égard de celle-ci). Les trois derniers chapitres du *Mythe américain dans les fictions d'Amérique* sont consacrés à montrer comment la littérature québécoise du XX^e siècle a cherché à s'inscrire dans ce «mythe américain», le premier de ces trois chapitres portant sur les textes fondateurs qui sont *Maria Chapdelaine*, *Menaud* et *Le Survenant*, le second sur la survie du mythe américain chez Gabrielle Roy et André Langevin et le troisième sur sa permanence à notre époque au gré des romans de Jean-Yves Soucy, Robert Lalonde, Julien Bigras et, toujours, Jacques Poulin.

Troisième écho du même paradoxe américain, l'ambiguïté répond chez Jean-François Chassay à l'ambivalence avancée par MM. Bouchard et Lamonde et à la déchirure de la conscience évoquée par M. Morency. *L'ambiguïté américaine* trace de fait le portrait d'une littérature et d'une société québécoise pétrées de tensions et de discours contradictoires face aux États-Unis, sans lesquels d'ailleurs la fiction n'aurait peut-être pas sa raison d'être. Le corpus étudié est constitué presque exclusivement d'œuvres contemporaines et des auteurs comme Réjean Ducharme, Monique LaRue et Nico-

le Brossard y trouvent leur compte d'américanité ambiguë si l'on peut dire. La seule notable exception est celle de *Robert Lozé* (1903), un roman du regretté Errol Bouchette, considéré comme un texte fondateur moins à cause de ses très relatives qualités littéraires que parce que son américanité le situe dans une réflexion sur le progrès technologique et les avancées de la société consumériste.

Ceux qui ont lu l'ouvrage précédent de Jean-François Chassay, *Le jeu des coïncidences dans la vie* mode d'emploi de Georges Perec (Hurtubise/HMH, 1992), connaissent son intérêt pour les rapports entre science et littérature. Dans *L'ambiguïté américaine*, ces rapports se mesurent principalement à l'aune des théories de la communication. M. Chassay ne propose donc pas une lecture historique de la littérature québécoise, mais bien plutôt une lecture comparatiste d'inspiration sociocritique (on y parle du «sociogramme» de la communication, terme qui renvoie à la théorie de Claude Duchet) qui donne l'occasion au lecteur de s'interroger plus largement sur les liens complexes entre roman et société et sur les problèmes d'identité culturelle.

Cela dit, *L'ambiguïté américaine* n'est pas de ces essais universitaires où le jargon et la virtuosité l'emportent sur le contenu. Jean-François Chassay a une plume alerte, parfois acérée, et un point de vue analytique stimulant parce qu'ouvert aux rapprochements inédits entre plusieurs champs de la culture contemporaine entendue dans son sens le plus large. La littérature québécoise et le concept d'américanité (ou de nord-américanité, comme on dit quelquefois) en sortent rassérénés. Au pays où l'antiaméricanisme superficiel — *Trois essais sur l'insignifiance* de Pierre Vadeboncoeur en est un cas — voisine l'américanisme primaire — par exemple: Nathalie Petrowski et Richard Martineau assez souvent, les analystes de la scène sportive presque tout le temps —, ce n'est pas anodin.

1 — Vient tout juste d'atterrir sur mon bureau un ouvrage intitulé *Des lieux de mémoire* (sous la direction de Marie Garani, aux Presses de l'Université d'Ottawa) qui porte sur l'identité et la culture modernes au Québec entre 1930 et 1960. Esther Trépanier, François-Marc Gagnon et plusieurs autres figurent au sommaire.

POÉSIE

La destination du chant

À CE QUI N'EN FINIT PAS
Michel Deguy, *Thrène*
Paris, Seuil, 1995
«La librairie du XX^e siècle»

LUCIE BOURASSA

La poésie et le carnet constituent des lieux privilégiés pour traverser le deuil: acceptant la brièveté et la discontinuité, ces formes d'écriture ne commandent pas le recul que suppose la fabrication d'une histoire. Non surdéterminées par des personnages en leur destin, elles permettent le travail à vif du face-à-face avec soi, ou plutôt avec l'absence, qui se transforme en destination à l'autre, un autre ou d'autres, connus-inconnus, que les phrases appellent en un chant propre à s'élever autour du manque.

Michel Deguy dédie à sa femme «disparue en mort le 17 janvier 1994» un carnet de proses et de poèmes écrit entre avril et juillet 1994. Le titre porte l'empreinte, signifiante et musicale, de l'émotion et de la pensée qui animent l'écriture. Dans ses pages les plus proches de l'événement, ce livre se fait bel et bien *thrène*, «chant funèbre accompagné de danses». Mais c'est surtout cette mystérieuse expression, *À ce qui n'en finit pas*, où manque une fin, un «de» quelque chose (ce qui n'en finit pas de...), qui, par l'exténuation alanguie de sa sonorité et par son ouverture en forme de dédicace, signale à la fois le ton de désolation et le geste vers autrui qui marquent tous les textes, du plus lyrique au plus philosophique.

L'œuvre de Michel Deguy est diverse: poésie (*Fragments du cadastre*, *Poèmes de la presqu'île*, *Où-dire*), essais (*Actes*, *La Poésie n'est pas seule*, *Tombeau de Du Bellay*), traductions; elle a de plus en plus tendance à se réaliser sous forme de «proses», de livres où s'entremêlent non seulement vers et proses mais aussi, à l'intérieur même de ces formes, des textes plus proprement poétiques, des «notes» de voyage et des réflexions sur le «culturel», l'art, le rapport à l'autre, qui empruntent autant à la

philosophie qu'à la rhétorique. Il en résulte un style parfois désarticulé, sciemment hétérogène, où le vocabulaire savant (on surnomme parfois plaisamment Deguy «monsieur catachrèse») côtoie l'écoute du quotidien, des formes anciennes, des langues étrangères. Malgré cela, cette écriture présente des contours de phrases bien à elle, qui intègrent dans leur prosodie les noms de lieux, les termes rhétoriques et les néologismes.

On retrouve dans *À ce qui n'en finit pas* ces entretissages. Mais avec moins d'éclatement, plus de sobriété. Plus d'intériorité aussi, même si Deguy demeure fidèle à son habitude de lier la partie et le tout, de comprendre, à la manière de Baudelaire devant la mer, tel événement, telle figure, comme «diminutif de l'infini». Certes, l'expérience du deuil donne lieu à des pages plus confidentielles, plus nouées par l'émotion, qu'on n'en avait lues jusque-là dans cette œuvre: «Étât où il est possible de [...] la confier à la mort avec plus de tendresse, nous regardant plus souvent l'un l'autre dans et à travers ce savoir, de savoir mort, dans l'approche chaque jour de sa mort? De la coucher tendre, ment, de l'emmourir comme on emmure un enfant, la bordant, caressant, soignant dans la mort, avec peine et larmes laissées sur le visage, l'accompagnant jusque». Mais le deuil, à mesure qu'on avance, le cède de plus en plus à la réflexion sur certains thèmes privilégiés de l'écriture. Sauf que l'expérience marque une profonde cassure: tous les propos en sont atteints, la pensée s'aggrave, devient obsédée par la disproportion, elle qui, jusqu'alors, s'était surtout efforcée au rapprochement dont la comparaison est l'emblème, et où se proportionne, où s'ajoute le dissemblable sans s'assimiler.

J'ai rarement vu une expression aussi juste et bouleversante du caractère irrémédiable de la mort, lorsqu'aucune croyance ne peut la transmuter: «Te survivre ne va pas de soi. [...] Je ne crois à aucune vie éternelle, nous ne nous retrouverons jamais nulle part, et c'est précisément ce défoncement du futur qu'aucun travail de deuil ne remblayera en quoi consiste la tristesse, cette tristesse qui disparaîtra à son tour avec «moi». Revient, en filigrane, comme traversant une pudeur, un hommage à l'aimée et à l'aimé, qui se mêle à de plus anciens motifs de réflexion (le même et l'autre), pour les altérer: «C'est lui, [...] Je ne fracassable noyau de jour, [...] l'entre deux des enfants frères, sœurs, des parents enfants, des époux. C'est lui le seul témoin qu'il y a de l'existence. [...] L'histoire est une histoire d'amour — ou rien. L'hommage se teinte de culpabilité quand le regard du veuf sur l'expérience conjugale devient aussi dur qu'il peut ailleurs être tendre, quand sont évoqués les différends, quand naît le doute: «Mais l'ai-je protégée ou l'ai-je réduite, évincée? L'attitude des autres qui font toutes pour «enfoncer dans l'amnésie» la disparue donne lieu à un constat terrible: «Le décédé de nos âges est expulsé [...]». Mis en disparition le disparu, effacé par l'entre-vivants, et S'ensuit une réflexion sur la «dérégulation du sujet moderne», sur le paradoxe d'un «insensé attachement à cette vie» «malgré ce savoir qu'exister c'est inexister pour l'étrange multitude des autres, faire le vide» autour de nous.

Dans sa «dérégulation» (décroissance de croyance), ce livre formule un désir (un espoir?): si «Dieu, c'est ce qui ne change rien à ce qui est; une hypothèse inutile», il faut travailler à l'«anthropomorphose», notamment par l'écriture, car «nous sommes et devenons grâce à des œuvres» (*An sujet de Shoa*). La figure poétique s'arrime ici à une éthique du visage (on pense à Lévinas): «Il faut donner un visage et une parole à ce qui n'en a pas [...]». Quelque être que tu sois, tu n'es pas n'importe quoi d'effrayable. Face à l'irréparable, le pouvoir de la parole est cependant mis en doute: «Est-ce que je vais percer quelque secret / à force de tristesse creusante? Ce n'est pas sûr / L'abîme se creuse».

Faisant entendre, avec beaucoup d'acuité, mais aussi de pudeur, une incurable solitude, ce texte — dédié «à ce qui n'en finit pas», «à la blessure, à ceux qui ont le dessous», «à toi qui m'as encore donné un livre en mourant» — ébranle en tout cas son lecteur.

Michel Deguy

dédie à sa

femme

«disparue en

mort le 17

janvier

1994» un

carnet de

proses et de

poèmes écrit

entre avril et

juillet de la

même année;

grand concours

Sous la
couverture

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er}
prixDeux billets
d'avion à
destination de
Genève sur les
ailes de
swissair+2^e
prixDeux bons d'achats:
■ 1000\$ Chez
Champigny
■ 1000\$ Chez
RENAUD-BRAY3^e
prixLa collection
complète des
œuvres de la
Bibliothèque du
Nouveau Monde
BNM

aussi

Chaque semaine, un
gagnant recevra
5 ouvrages présentés
lors de l'émission*...
et un abonnement à
la revue littéraireLettres québécoises
la revue de l'actualité littéraireGagnant du 6 avril 1995:
Madame Marie-Danielle Lemieux de Laval

*Gratifié de la
librairie de la semaine:
Librairie de l'Action
Place Laurier
Sainte-Foy

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où
sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission
Sous la couverture, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant
à : **Concours Sous la Couverture - Le Devoir**
a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville
Montréal (Québec) H3C 4T9

Les règlements de ce concours
sont disponibles à la SRC.

SRC Télévision

LE DEVOIR

Réponse	
Nom	
Adresse	
Ville	Code postal
Téléphone	

Québec, un pays à portée de main!

Publication de 616 pages, 14.95\$

Pourquoi l'indépendance?

- Mépris de la constitution
- Finances publiques
- Invasion fédérale
- Génocide des francophones
- Négociation impossible

L'Action
NATIONALE1259, rue Berri, bur. 320
Montréal • H2L 4C7
(514) 845-8533

BEST-SELLERS



Librairie Garneau

ROMAN QUÉBÉCOIS

1. STRIBOULE, Plume Latraverse — éd. VLB
2. LE COLLECTIONNEUR, Chrystine Brouillet — éd. La Courte Échelle
3. CHOSSES CRUES, Lise Bissonnette — éd. Boréal
4. LE CIRQUE BLEU, Jacques Savoie — éd. La Courte Échelle

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. ARTISTES, ARTISANS ET TECHNOCRATES DANS NOS ORGANISATIONS, Patricia Pitcher — éd. Presses HEC
2. BASSE-VILLE, Robert Fleury — éd. Laliberté
3. RAISONS COMMUNES, Fernand Dumont — éd. Boréal

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE MONDE DE SOPHIE, Jostein Gaarder, éd. Seuil
2. L'ÎLE DES GAUCHERS, Alexandre Jardin — éd. Gallimard
3. DE L'AMOUR ET AUTRES DÉMONS, Gabriel Garcia Marquez — éd. Grasset
4. LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont

ESSAIS ÉTRANGERS

1. L'AVENTURE DES LANGUES EN OCCIDENT, Henriette Walter — éd. Robert Laffont
2. POLITIQUE À L'USAGE DE MON FILS, Fernando Savater — éd. Seuil
3. L'IVRESSE DÉMOCRATIQUE, Alain Minc — éd. Gallimard

LIVRE JEUNESSE

1. LES PRINCES NE SONT PAS TOUS CHARMANTS, Sylvie Desrosiers — éd. La Courte Échelle

LIVRES PRATIQUES

1. GUIDE DES OISEAUX SAISON PAR SAISON, André Dion — éd. de l'Homme
2. GUIDE DU POTAGER, Benoît Prieur — éd. de l'Homme

COUP DE CŒUR

1. DIXIE CHICKEN, Frank Ronan — éd. La Découverte

24, côte de la Fabrique, Québec G1R 3V7

Tél.: (418) 692-4262

LES ARTS

ARTS VISUELS

McEwen intime

JENNIFER COUËLLE

Jean McEwen
Galerie Simon Blais
4521, rue Clark, local 100
Jusqu'au 6 mai 1995

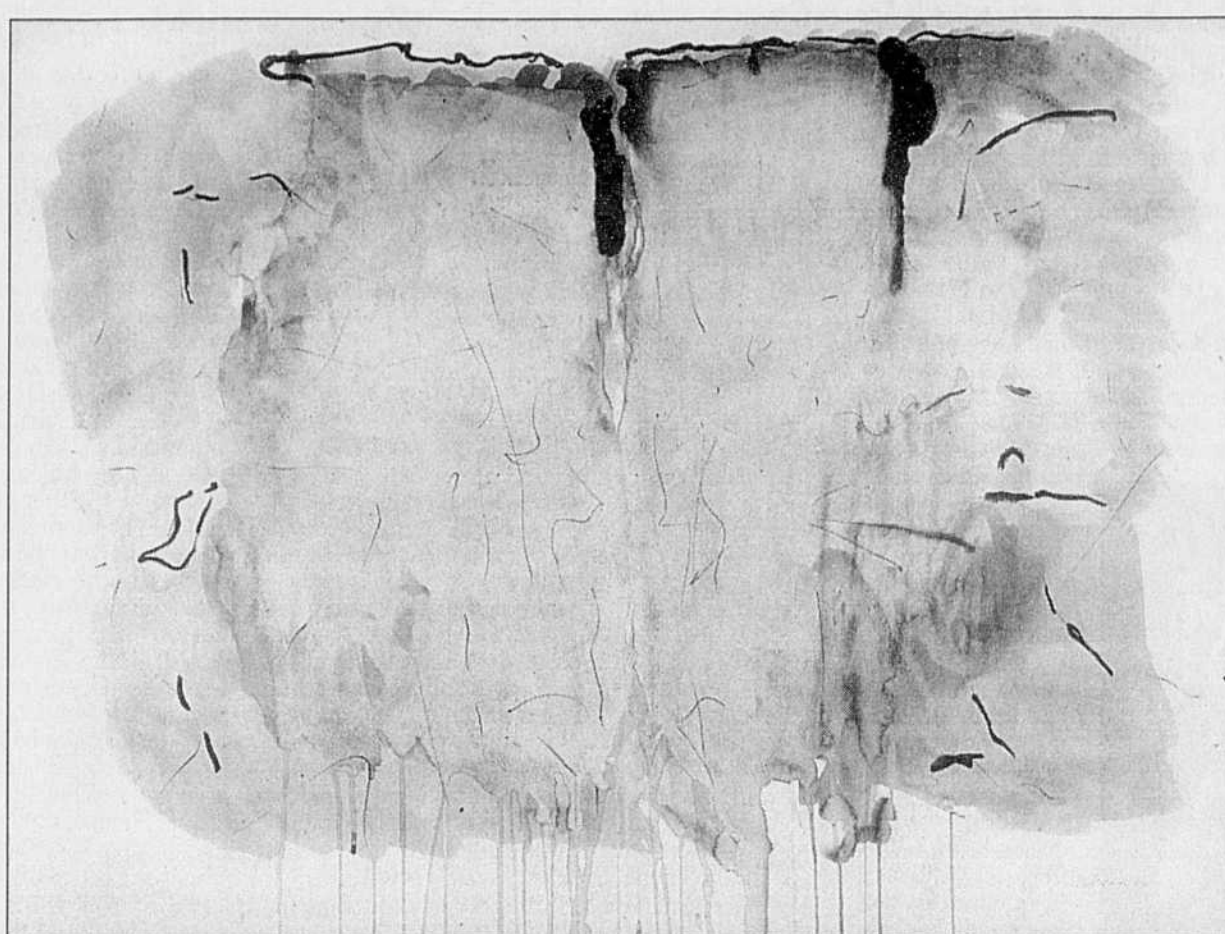
Belle initiative. Le galeriste Simon Blais peut se féliciter d'avoir eu l'idée de réunir une cinquantaine d'encres et d'aquarelles pour une première rétrospective des œuvres sur papier du peintre montréalais Jean McEwen, l'un des illustres défenseurs des débuts de l'art abstrait au Canada. L'exposition au titre lyrique *J'ai fait l'amour sur la lumière* — qui convient d'ailleurs tout à fait aux œuvres lumineuses qu'elle chapeaute — remplit la double fonction d'informer l'histoire de l'art et d'offrir aux amateurs de McEwen la possibilité de faire une bonne affaire. Car les œuvres sont à vendre. Et mieux, suivant la tradition du marché en ce qui a trait au support de papier, elles sont abordables. C'est dire que vous pourriez repartir avec un McEwen en main à un coût se situant entre 1000 et 6000 \$! Voilà qui est peu lorsque l'on sait que les huiles sur toile de cet artiste (représenté par la Galerie Waddington & Gorce depuis 1985) peuvent atteindre les 25 000 \$.

McEwen est un peintre d'atmosphères. La matière, chez lui, a ses humeurs... Ses compositions simples mais structurées sont le résultat d'un habile et sensible mariage entre texture et couleur. Et à la différence, par exemple, de celui qui fut son ami

et professeur, le peintre automatiste Paul-Émile Borduas, McEwen ne s'est jamais montré avare de couleur. Au contraire, au même titre que la forme et la surface, elle demeure pour lui essentielle. Elle est travaillée par couches successives, créant à la fois un effet de profondeur et de transparence. Une transparence qui, dans ses aquarelles, devient pure lumière.

Couvrant 45 années de carrière, l'exposition de la Galerie Simon Blais nous démontre que loin d'être une pratique secondaire, l'aquarelle pour McEwen est une forme primordiale, une expression à part entière. Il s'y adonne depuis 1951.

On reconnaît dans la plupart des pièces exposées les habituelles bandes de couleurs superposées, verticales et crénelées, qui marquent le «style McEwen» depuis le milieu des années 1950. Mais en fait, il y a de tout dans cette exposition. Et parmi les œuvres les plus fortes (elles sont nombreuses) on retrouve celles qui se distinguent par leur densité chromatique, par une géométrisation prononcée de l'espace ou par un équilibre manifeste entre les éléments formels et les nuances colorées. Plus ramassées, donc, elles se démarquent entre autres de la série intitulée *Aquarelle de jour* (1974), particulièrement vaporeuse et délavée avec sa gamme de tons pastels qui semble planer à distance sans jamais vraiment s'ancrer sur le support, ou encore d'une œuvre sans titre de 1981, dont le rectangle



SOURCE GALERIE SIMON BLAIS

Trou de mémoire, de Jean McEwen.

blanc, encadré d'une marge de taches multicolores, fait figure, sur tout, de décor.

A souligner: la série *Drapeaux inconnus* des années 1960 où, à travers une composition symétrique, des couleurs se fondent subtilement les unes aux autres, la puissante *Élégie criblée de bleu* (1985) et le

très beau *Trou de mémoire* (1992), dont le délicat système de lignes n'est pas sans rappeler les filets énigmatiques qui ponctuent les toiles du peintre américain Cy Twombly. Et des encres, en général plus sombres et moins invitant que les aquarelles, on appréciera néanmoins le dynamisme de la construction par petites touches rapides, propre au langage automatiste. Bref, il s'agit d'une exposition riche de styles où il nous est permis de prendre connaissance de la production plus intime, et peut-être plus libre, d'un de nos grands peintres.

PIERRE DORION
Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Espace 501
Jusqu'au 22 avril 1995



PHOTO PIERRE LONGTIN

Jean McEwen

Le vide cause toujours dans les peintures récentes de Pierre Dorion. Peintre de la pose, comme le témoignait sa série d'impressionnants autoportraits que présentait les Cent Jours de 1994, Dorion nous revient avec une même mise à distance de la représentation picturale. Mais cette fois, la posture n'est pas celle de l'homme, et le format, quant à lui, est réduit. Scènes d'intérieurs et paysages (romains) défilent sous notre regard à la manière de photos de voyage dans un al-

bum-souvenir. La constante: une déconcertante absence de vie.

Plus d'une douzaine de petits tableaux révèlent des lieux inhabités qui traduisent à la fois le silence de la peinture et celui, plus inquiétant, d'un état d'esprit. Farci de références aux beaux-arts classiques, allant des ruines antiques jusqu'au traditionnel drapé rouge en passant par un atelier de peintre et la cimaise d'un musée, la peinture de Dorion est maniérée. Sorte de néoclassicisme critique, elle est soignée mais sans éclat, et ses couleurs atténuées rappellent tantôt la désuétude de photographies floues, jaunies par le temps, tantôt la facture en aplat et le coloris plutôt terne propre à une certaine peinture des années 1930. Pas de quoi se réjouir, mais tout pour nous troubler. D'une œuvre à l'autre, la sensibilité reste inchangée, le vide sous-tend l'angoisse. Dans cette absence totale de gaieté — aux antipodes de l'Italie, à tout le moins de l'Italie à laquelle il fait bon rêver — se décèle le regard distant de celui qui se joue du statut précaire du langage pictural.

Mais par ailleurs, et c'est tant mieux, la représentation insistante du vide chez Dorion semble signaler autre chose que le seul questionnement d'une peinture déconnectée de tout, mise à part son propre système. Ainsi, la vue d'un terrain vague, habité d'une insipide

construction moderne et, au loin, d'une triste ruine et de quelques cyprès qu'on devine à peine, démentit la chaleur torride dans laquelle elle semble baigner et nous glace le sang des veines. Pareille impression de désarroi pour le vestibule sans chapeau, sans parapluie, ni même une poussière qui rappellerait la vie. Une production tout en finesse à déchiffrer sur les lieux.

ALLAN SWITZER
Espace 502
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
5^e étage
Jusqu'au 22 avril 1995

Il faut le voir pour le croire! Que la peinture abstraite soit de nouveau en vogue ne surprend plus, mais qu'on ressorte la technique de la grille minimaliste... Voilà un jeune artiste dont les tableaux sériels auraient aussi bien pu être inclus dans la maintenant célèbre exposition de l'art des années 1970, *Et ainsi de suite*, présentée récemment à la Galerie Christiane Chassay. Originaire de Vancouver, Allan Switzer en étonnera plus d'un.

Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, il reste que ces peintures optiques (rappelant «l'art concret» des peintres suisses Max Bill et R. Paul Lohse, le minimalisme américain et, bien sûr, l'op art de Vasarely) à la fois «hyper-techniques» et toutes simples, exercent sur qui les regarde une fascination suffisante pour qu'on s'y attarde. Dans certaines œuvres, des photographies, tantôt de scènes possiblement pornographiques et tantôt d'architectures urbaines, sont sérigraphiées directement sur la toile avant d'être recouvertes d'un motif géométrique à l'acrylique, appliqué à l'aide d'un système de caches. Tout se joue dans la création d'un espace ambigu, à mi-chemin entre l'abstraction et la figuration. Switzer met en rapport deux modes de représentation (abstraite et figurative) dont la cohabitation enfonce le rythme de l'un et la lisibilité de l'autre. Ainsi, amputée de son corps par une suite de formes ovales, la tête d'une femme n'existe plus que dans l'ensemble de la symétrie picturale que sa seule présence obstrue.

Bel exercice de style que de passer du regard critique porté sur la peinture par Dorion (dans la galerie d'en face) à cette mise en œuvre d'une entrave à la représentation «systématisée». Quoique les productions de Dorion et Switzer divergent on ne peut plus sur le plan stylistique, la nature de leur questionnement est à ce point semblable qu'on peut se permettre de comparer et, par conséquent, d'enrichir notre compréhension de deux démarches parallèles. Switzer, un artiste à suivre.



"La mariée et le cheval à bascule"

Aquarelle 18" x 24 1/2"

EXPOSITION
JOHN NEWMAN

DU 15 AU 19 AVRIL

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL (514) 288-7306



QUÉBEC
ATELIERS
OUVERTS
1.9.9.5

CÉLINE ALLARD • DANIELLE APRIL • FRANCINE AUDET • JOAN BAKER • CLAUDE BÉLANGER • PAUL BÉLIVEAU • HÉLÈNE BELZILE • IVAN BINET • JACQUELINE BOUCHARD • JOANE CARIGNAN • FRANÇOIS CHEVALIER • LUCIENNE CORNET • LILIANE CÔTÉ • MARIE-JOSÉE COULOMBE • DON DARBY • JACQUES DESJARDINS • ÉLISE DUMAIS • MURIELLE DUPUIS LAROSE • RICHARD DURAND • LOUIS FORTIER • ODETTE FORTIER-AUCLAIR • GÉRARD FOURNIER • CÉLINE G. LAPOINTE • STEVE GAGNON • JOCELYN GASSE • VIVIAN GOTTHEIM • CLAUDE GUERTIN • DENIS JACQUES • LORRAINE JEAN • GÉRARD LACHAUSSÉE • CLAIRE LAMARRE • SAFIA LEGHARI • DANIELLE LESSARD • NICOLE MALENFANT • LAURÉAT MAROIS • MARCEL MAROIS • ALINE MARTINEAU • GRANT MATHIEU • DENISE MORISSET • GENEVIÈVE OUSSET CAMIRAND • SUZANNE PAQUETTE • JOSETTE PAQUIN • MICHEL PELCHAT • MONIQUE POURTALÈS • FRANÇOIS C. ROBIDOUX • HÉLÈNE ROCHETTE • HELGA SCHLITZER • HÉLÈNE ST-ARNAUD • MICHEL SAINT-ONGE • PIERRE-GEORGES TABOUILLET • ODETTE THÉBERGE • JOANNE TREMBLAY • CHANH TRUNG TRUONG • ALAIN TURGEON • FEDERICO VELASCO • BILL VINCENT • SERGE WALSH.

HEURES D'OUVERTURE ET POSTE D'INFORMATION :
Bibliothèque Gabrielle-Roy,
350, St-Joseph est, Québec.

RAMADA HOTEL, officiel de Québec Ateliers Ouverts 1995.
Chambre en occupation simple, double ou triple, petit déjeuner continental gratuit : 69.00\$ + tx. 1-800-267-2002

Événement parrainé par VIDERE, Association d'artistes professionnels en arts visuels de Québec.



■ Samedi 22 avril de 12h00 à 18h00
■ Dimanche 23 avril de 12h00 à 18h00
■ Samedi 29 avril de 12h00 à 18h00
■ dimanche 30 avril de 12h00 à 18h00.

Suzanne Grisé • Julien Babin

HÉCATÉ ou la part des ténébres

L'ESTIME ET L'OUBLI

PRÉSENTÉ PAR JAMES ROUSSELLE

VERNISSAGE MARDI LE 18 AVRIL À 17 H

JUSQU'AU 7 MAI

DIDACTART, Complexe du Canal Lachine
4710, Saint-Ambroise, local 334 - Tél.: 937-8093
Mardi au vendredi: 12h à 18h Samedi et dimanche: 13h à 17h

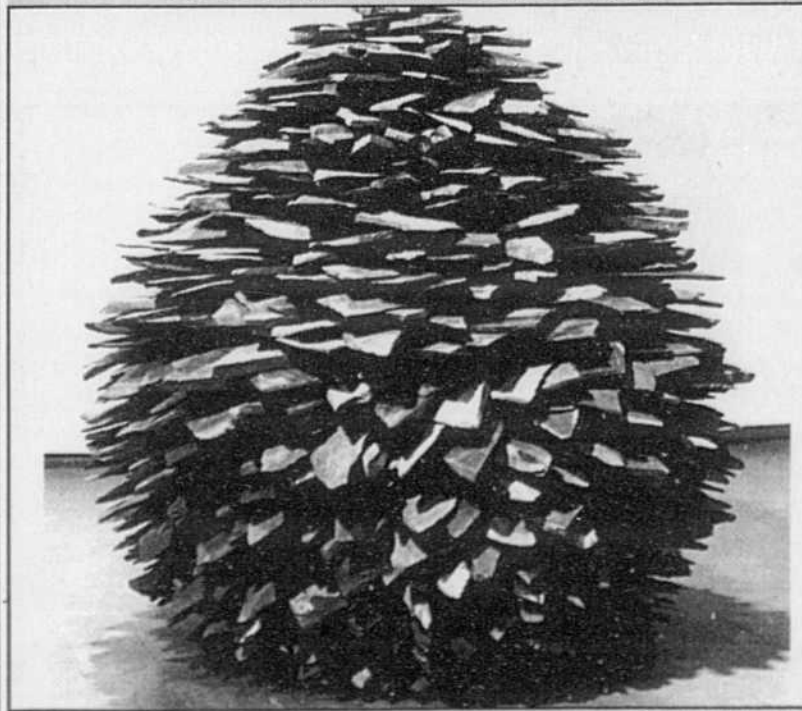
SECONDE
NATURE
LA SCULPTURE QUI SE FAIT

PHOTO: YVAN BRET

Marie Fraser, conservatrice invitée

Doug Buis
Sylvie Bussièr
Domingo Cisneros
Denis Farley

Francine Larivée
Roberto Pellegrinuzzi
Diane Robertson

VERNISSAGE LE SAMEDI 15 AVRIL 1995 À 15 HEURES
Au Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul
Et

«À LA MANIÈRE DE DEGAS»

La technique des pastels, exposition itinérante du Musée des beaux-arts du Canada
du 15 avril au 12 juin 1995

COMMANDITÉ PAR LOTO-QUÉBEC

Oeuvres récentes

Yves Gaucher

Galerie d'art Leonard & Bina Ellen
Université Concordia
1400, boul. de Maisonneuve ouest
Montréal, Métro Guy-Concordia
(514) 848-4750.

du 30 mars au 6 mai 1995

Une exposition organisée par la
Galerie d'art Leonard & Bina Ellen
de l'Université Concordia, Montréal,
en collaboration avec le Conseil des
Arts du Canada.

J'ai fait l'amour sur la lumière

Jean
McEwen

Oeuvres sur papier

1951 à 1995

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal 849-1165
Du mardi au samedi de 9 h 30 à 17 h 30

L'exposition se poursuivra jusqu'au 6 mai 1995

LES ARTS

ARTS VISUELS

Qui a peur de Piet Mondrian?

Le Gemeentemuseum de La Haye présente une rétrospective de ce peintre capital

PASCALE BEAUDET

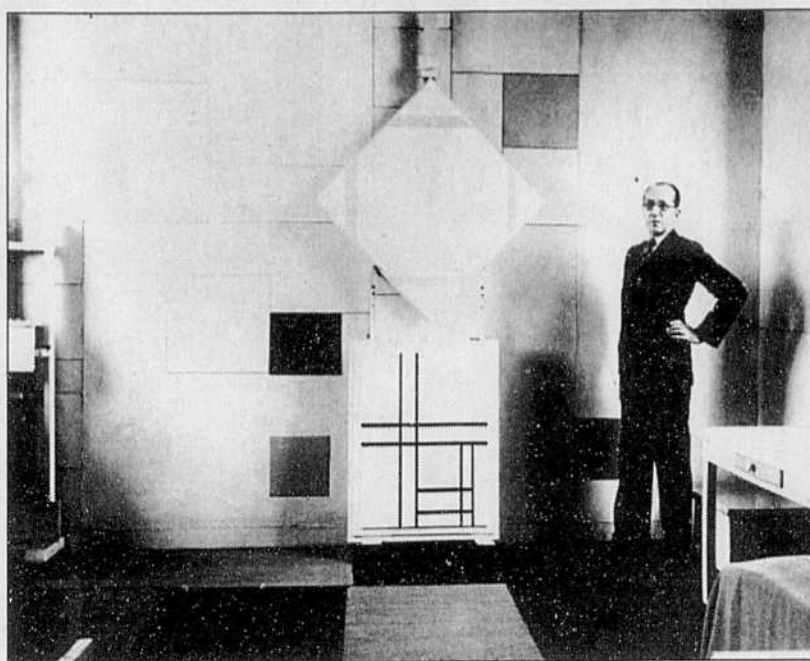
Les photographies du peintre Piet Mondrian (1872-1944) montrent un homme d'allure austère, aux petites lunettes rondes, engoncé dans un complet strict: qui aurait pu penser en le voyant qu'il cherchait à traduire l'harmonie et le rythme et à repousser le tragique en peinture?

L'excellente rétrospective du Gemeentemuseum de La Haye ouvre la voie à une meilleure connaissance de ce peintre capital pour l'histoire de l'art contemporain. L'accrochage de chaque salle démontre une sensibilité aiguë face aux œuvres. 165 tableaux et dessins ont été réunis pour l'exposition, provenant de 60 collections différentes. La présentation est chronologique; elle illustre les sauts stylistiques que Mondrian a effectués à ses débuts: influences de l'École de La Haye, du pointillisme, du fauvisme, du cubisme. Comme il fallait s'y attendre, l'accent a été mis sur la période la plus novatrice du peintre, le néoplasticisme.

Un des sujets de prédilection de Mondrian est l'arbre, qui subira une transformation radicale au fur et à mesure de l'évolution du peintre vers une négation de l'illusion tridimensionnelle. D'abord figuratif et peint dans les tons sombres qui caractérisent l'École de La Haye, l'arbre deviendra plus flou et beaucoup plus coloré sous l'influence du fauvisme. Puis adviendra le choc du cubisme: en perdant la couleur, il gagnera une géométrisation des formes et un aplatissement qui l'écartèleront en parallèle au plan du tableau. Mais Mondrian ne s'en tiendra pas là: sa recherche le poussera à une simplification toujours plus grande, une distillation de la quintessence de l'arbre en peinture. Les branches se changeront progressivement en petits carrés; à partir de ce moment, la référence à la réalité se fera beaucoup plus lointaine. Ce point de rupture se situe, en 1913; par la suite, Mondrian délaissera l'arbre pour se tourner vers les façades parisiennes, puis s'inspirera d'une église néerlandaise et de la mer, mais toujours en prenant ses distances avec la réalité.

La mer, Mondrian la décrit en signes hachés: les vagues sont pétrifiées, elles basculent vers le spectateur; la réalité se solidifie. La fidélité au visible est abandonnée au profit de la volonté de travailler au plus près de la surface de la toile. Le visible, pour Mondrian, est une illusion qui doit être dépassée — le particulier doit céder le pas à l'universel. Mondrian, artiste et intellectuel, était très au courant des théories sur l'art et à lui-même formulé une théorie, inspirée de Hegel, de Goethe et de la théosophie — une doctrine mystique élaborée par Rudolf Steiner et Mme Blavatsky —, qu'il a baptisée du nom de «néoplasticisme», recherche de l'absolu exprimée en termes de lignes et de plans.

L'évolution vers les compositions néoplasticistes est manifeste dans la salle où sont réunis les derniers, où les carrés de couleur envahissent toute la surface et les compositions en losange qui sont striées de lignes très rapprochées. Ces deux moments contradictoires dans le travail de Mondrian permettent de comprendre le chemin par lequel Mondrian passera; un refus de l'opposition du fond et de la forme qui se traduit par l'absence d'un motif reconnaissable et une combinaison de couleurs primaires délimitées par un



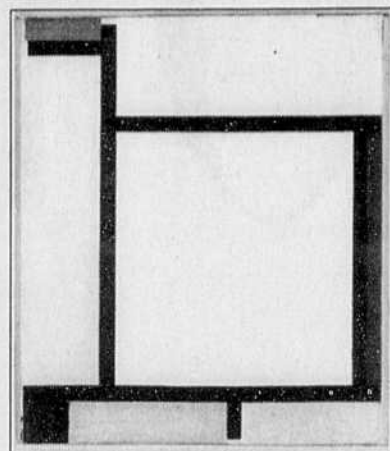
Piet Mondrian, en 1933, dans son studio parisien.

réseau de lignes noires qui ne ferment pas le tableau.

C'est en 1920 que Mondrian peint son premier tableau véritablement néoplasticiste, *Composition avec jaune, rouge, noir, bleu et gris*. Jusqu'à la fin de sa vie, il expérimentera diverses façon de répartir les plans de couleur et les lignes noires en vue d'en arriver à un équilibre dans le tableau — ce qui n'équivaut pas à l'immobilité, au contraire. Cela sur une toile carrée, rectangulaire ou losangique, dont il variait les dimensions et les proportions.

Dans la dernière salle, on prend conscience des changements qui seraient survenus si Mondrian avait

vécu: même à plus de soixante-dix ans, le peintre restait en mouvement, continuait à douter, à expérimenter. Malheureusement, les œuvres ultimes, *Broadway Boogie Woogie* et *Victory Boogie Woogie*, qui sont toutes les deux à New York, n'ont pu traverser l'océan à cause de leur fragilité. Mais cette dernière salle révèle l'apothéose plastique à laquelle Mondrian était parvenu en cherchant une transcription picturale de l'harmonie de l'être humain au sein de l'univers. *Picture n° III, New York City I, Place de la Concorde, Trafalgar Square*: la stimulation reçue de déplacements dans de nouveaux lieux est patente. Sa recherche

COLLECTION HAAGS GEMEENTEMUSEUM
Une œuvre de Piet Mondrian.

constante de la planéité, sa quête inlassable du tableau parfait auront amené Mondrian à peindre des œuvres d'une pureté et d'une rigueur prodigieuses.

Mondrian aimait la danse, le jazz. Il voyait le boogie-woogie comme une manifestation des principes néoplasticistes en action, alors que l'audition d'un morceau de Beethoven lui procurait un agacement extrême. Il ne supportait le passé que comme l'aboutissement d'une nécessaire évolution, qu'il fallait dépasser. Cette croyance forcenée dans le progrès faisait de lui un véritable moderniste, en résonance avec des architectes comme Le Corbusier et Mies van der Rohe.

La rétrospective Mondrian se déplacera d'abord à Washington puis à New York, à la fin de l'année. C'est un rendez-vous auquel les véritables amateurs de peinture sont conviés, sous peine de perdre un moment de plaisir et de connaissance exceptionnel.

EN BREF

EDMONTON INNOVE

Doré se payait des voyages en Chine, Bourque devrait peut-être se débrouiller des fonds pour un voyage d'études dans les plaines du Canada! Edmonton, en effet, vient de remporter le grand prix d'excellence en urbanisme de l'Institut canadien des urbanistes (qui représente 4400 membres), pour sa revitalisation du centre-ville, et surtout pour la manière dont le processus s'est déroulé. Dans ce plan, explique l'Institut, «les éléments habituels de l'urbanisme ont fait place à des questions de développement social, économiques et communautaires plus urgentes. Les services d'un urbaniste indépendant favorisant la consultation populaire ont été retenus, et un bureau d'urbanisme a été ouvert en plein cœur du quartier. Le plan, poursuit le jury, met l'accent sur l'action et la participation des citoyens a permis de nouer des liens plus solides au sein de la collectivité.» Ils l'ont, à Edmonton! De ce train de consultation et actions fort originales, 144 recommandations sont issues. Elles touchent au logement, à l'économie, aux transports, etc. autant qu'à l'aspect visuel du renouveau urbain. Inspirant.

BÂTIMENT À VENDRE

«À vendre», clamait une immense banderole, tendue sur la façade de l'actuel bâtiment du Centre de design de l'Université du Québec à Montréal, au 200 de la rue Sherbrooke, mardi dernier, attirant la curiosité des passants. Ce n'était, en réalité, qu'un bon truc de publicité imaginé par les finissants en design graphique de l'UQAM, qui exposent là leurs travaux à partir de mercredi 19 avril. *A vendre* est le titre de l'exposition, qui se poursuit jusqu'au 26 avril. Ce qui soulève quand même le

problème du propriétaire et de la vocation futurs de ce superbe bâtiment à colonnade, en passe d'abandon. En effet, les travaux du nouveau pavillon de design de l'UQAM, signé Dan Hanganu et situé sur Sanguinet, avancent à vive allure. Le déménagement est prévu pour l'automne... Intéressé?

FINISSANTS

Parlant de finissants, les expositions de leurs travaux commencent à poindre un peu partout, tels les bourgeois de printemps. Les étudiants en technique d'aménagement d'intérieur du Collège Inter-Dec sont parmi les plus précoces. Ils présentent *Expand Ex*, qui réunit leurs travaux en design de mobilier, au Complexe du Canal Lachine, jusqu'au 23 avril (4710, rue Saint-Ambroise, local 246, galerie Z).

APPEL AUX GRAPHISTES

Gérard Bochud est l'héroïque auteur du fameux ouvrage de référence *1001 symboles du Québec*. Héroïque parce qu'il a fallu se le farcir, ce travail de moine qui consiste à répertorier tous les logos et sigles utilisés à travers le Québec. Mais voilà qu'il récidive, aidé par son collègue de l'UQAM, Gilles Robert. Les deux vaillants designers graphiques lancent un appel à tous les graphistes, du Canada cette fois, dans l'espoir de réaliser un autre ouvrage de référence. Ceux qui souhaitent figurer dans le premier répertoire de symboles et de logotypes conçus au Canada sont invités à envoyer un exemplaire de leur œuvre et informations requises, qu'on leur détaillera s'ils communiquent avec M. Bochud (par télécopieur au 765-8599). Avant le 30 juin. *Sophie Gironnay*

Sarah Valerie GERSOVITZ, A.R.C.
Vivre dangereusement: tableaux et constructions récents
du 22 avril au 13 mai

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471
Mardi au vendredi de 10h à 17h30 samedi de 10h à 17h

MARCELLE FERRON
oeuvres choisies

Vernissage mercredi le 19 avril de 18h à 21h
L'artiste sera présente

l'exposition se termine le 18 mai 1995

Rétrospective
JEAN MCEWEN
du 24 mai au 23 juin

Galerie d'Arts Contemporains
2122, rue Crescent, Montréal (Québec) H3G 2B8 (514) 844-9815
du lundi au vendredi, de 10h à 18h et le samedi 10h à 17h.

angela Grauerholz

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

JUSQU'AU 23 AVRIL

LE PASSAGE DE LA PHOTOGRAPHIE AU RÊVE

mardi au dimanche de 11 h à 18 h
mercredi de 11 h à 21 h
(ENTRÉE LIBRE À COMPTER DE 18 h)
CES SOIRÉES GRATUITES
SONT PRÉSENTÉES PAR Les Arts du Maurier Ltée
droits d'entrée : 5 \$
MÉTRO PLACE-DES-ARTS
renseignements : (514) 847-6212

Galerie Orients Extrêmes

Art & Antiquités d'Asie

2159, rue Mackay
Montréal, Qc H3G2J2
Tél.: (514) 843-6312
(514) 689-3428
Fax: (514) 689-3428

EXPOSITION MAJEURE DES «PREMIERS PLASTICIENS»
OEUVRES IMPORTANTES DES ANNÉES 50

BELZILE JAURAN JÉRÔME TOUPIN

Du 1er au 29 avril

WADDINGTON & GORCE
2155, rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 947-1112
Fax: (514) 847-1113

Les Femmeuses 95

EXPO-VENTE FEMMES PEINTRES. UNE INITIATIVE DE PRATT & WHITNEY CANADA AU PROFIT DE MAISONS D'HÉBERGEMENT POUR FEMMES ET ENFANTS VICTIMES DE VIOLENCE CONJUGALE. PRATT & WHITNEY CANADA 1 000, BOUL. MARIE-VICTORIN, LONGUEUIL. RENSEIGNEMENTS : (514) 647-7770. SERVICE DE NAVETTE ENTRE LE MÉTRO LONGUEUIL ET PRATT & WHITNEY OFFERT GRATUITEMENT À TOUTES LES 30 MINUTES, À PARTIR DE MIDI, LE SAMEDI ET DE 10 h, LE DIMANCHE. ENTRÉE LIBRE.

LE SAMEDI 22 AVRIL DE MIDI À 18 h ET LE DIMANCHE 23 AVRIL DE 10 h À 17 h.

LES FEMMEUSES 95 : Hannah Alpha / Catherine Young Bates / Lorraine Béné / Irène Bernier / Hélène Blouin / Louise Boisvert / Rita Briensky / Kittie Bruneau / Caroline Bussièrres / Ghitta Caiserman-Roth / Laurence Cardinal / Monique Charbonneau / Marie Cinq-Mars / Christina Coleman / Nancy Cousins-Viau / Sara Day / Clémence DesRochers / Nancy Di Lauro / Jeanne Doucet / Michèle Drouin / Evelyn Dufour / Virginie Egger / Catherine Farish / Marcelle Ferron / Violaine Gaudreau / Sarah-Valérie Gersovitz / Raymonde Godin / Betty Goodwin / Sylvie Guimont / Talleen Hacıyan / Raymonde Jodoin / Linda Kastelberger / Shirley Katz / Evelyn Klein / Irena Korosec / Anne Marie Laurin / Françoise Lavoie / Claire Lemay / Rita Letendre / Suzelle Levasseur / Louise Masson / Doris May / Ann McCall / Sylvia Mendel / Madeleine Morin / Manon Otis / Catherine Perdreau / Patricia Pink / Dina Podolsky / Marina Popova / Pascale Poulin / Catherine Préfontaine / Johanne Proulx / Jeanne Rhéaume / Léa Rivière / Danièle Rochon / Sue Rusk / Sylvia Sardi / Catherine St-Hilaire / Dominique Sarazin / Susan Scott / Carole Simard-Lafamme / Francine Simonin / Tobie Steinhouse / Micheline St-Hilaire / Dominique Sarazin / Susan Scott / Carole Simard-Lafamme / Francine Simonin / Tobie Steinhouse / Françoise Sullivan / Miyuki Tanobe / Michèle Théorêt / Diane Trudel / Anne Van Mierlo / Alice Zwarts

PRATT & WHITNEY CANADA



Avant l'ère des
garderies, seuls les
quintuplés avaient des
problèmes de transport en commun...

FORMES

Toto

et les petits cocos

SOPHIE GIRONNAY

On les voit passer dans les rues, rangés par paquets de six dans leurs jolies boîtes roulantes rouges ou bleues. Ils sont tellement mignons, les petits cocos, vêtus d'habits multicolores, vert pomme, roses, mauves et fluo, avec leur petite bouille rondelette qui dodeline aux cahots de la route, avec leurs petits bras tendus, anormalement raides à cause du rembourrage duveté de leurs manteaux. Le grand air les assomme un peu, les croquignoles petits poussins, la promenade est longue, et leur expression ahurie est le signe d'un proche dodo.

Lorsque, tels une boule colorée ou un soleil de Pâques, ils viennent rouler dans nos grisailles, on leur sourit, on ne voit plus qu'eux. Jamais, bien sûr, on ne remarque l'éducatrice, devant, derrière, qui pousse et tire, sue, peine, ahane...

Parce que, non, ils ne sont pas au point, les chariots de promenade de garderie. Peu maniables, sans système de freinage, souvent faits de bois et donc très lourds — au poids du véhicule, ajoutez celui des passagers, six fois trente livres en moyenne —, ils se fabriquent cahin-caha, ici ou là, sans règles précises. Ils ont cassé le dos de plus d'une «pousseuse». «Si bien que les éducatrices s'établissent des circuits spéciaux, avec grands détours, pour éviter les trottoirs en pente», explique Diane St-Louis, directrice du Regroupement des garderies du Montréal métropolitain (RGM).

Heureusement que Michel Ross s'est intéressé au problème. Il y a trois ans, dans le cadre de ses études en design industriel à l'Université de Montréal, le grand frisé faisait un stage en garderie sur le thème de la santé et de la sécurité au travail. «Il y en a, des choses à régler ici!» s'est-il dit, allant derechef convaincre le RGM de mettre quelques sous dans la construction d'un prototype de chariot, «plus léger, maniable et sécuritaire». Ainsi naquit Toto (ou du moins sa première version, qu'on voit ci-haut sur la photo).

«Moi je suis ergonomiste, dit Michel Ross, je m'intéresse beaucoup au domaine de la santé et de la sécurité au travail. Et j'ai une fascination pour tout ce qui est mobile et déplacé par le corps humain. Lors d'un séjour d'études à Paris, j'ai réalisé l'intérieur, les sièges, d'un ballon dirigeable à propulsion humaine (deux personnes pédalent et suivent les alizés) et ça traversé l'Atlantique en mars 1991.» Il y eut aussi un sous-marin à propulsion humaine, puis un tricycle pour personnes âgées...

Mais à partir de cette semaine, Toto devient le seul objet de préoccupation de Michel Ross, car une nouvelle étape s'amorce. Le jeune designer et le RGM, aidés par une subvention de l'Institut de design de Montréal, entament ensemble la phase de mise au point définitive. Et l'entreprise, appelée «Le Boulot Vers...» qui, par la suite, fabriquera et diffusera Toto, est d'ores et déjà embarquée dans l'aventure. C'est dans ses ateliers, en effet, et avec son soutien technique, que Michel Ross réalisera le prototype final. Si tout se déroule normalement, la production devrait commencer dès l'automne.

Conçu par Michel
Ross, Toto révolutionne
la conception actuelle
du chariot de
promenade pour
garderie (on voit ici un
prototype, dont les
passagers sont un peu
trop vieux, d'où leur
position inconfortable)



Toto le héros

Disons-le tout net: Toto, de par sa conception radicalement neuve, révolutionne complètement le design des chariots (à tel point que Diane St-Louis et Michel Ross ont hésité longtemps à m'en confier une photo, par peur de la concurrence).

C'est simple, le designer a retourné le problème comme un gant. Au lieu d'imaginer un autre contenant à enfants (boîte, vaisseau, nacelle), il a créé un cadre central ultraléger, en tubage d'aluminium et monté sur roues, auquel il a suspendu de chaque côté des sièges amovibles, en tissu ultrarésistant (évidemment lavable à la machine), cousu et rembourré. En dessous, un tissu tendu sert de bac à jouets et à couches. «Beaucoup moins lourd — peut-être quatre fois moins — que le modèle courant, Toto roule sur des roues plus grandes et pneumatiques, ce qui facilite le déplacement et amortit les chocs, explique le designer. Comme sur un chariot d'épicerie, les roues arrière sont mobiles et celles de l'avant sont fixes, bloquées par un système de freinage perpétuellement en action. Inversement à un vélo, on doit désactiver les freins pour avancer.»

On veut faire des modèles pour quatre, six ou huit places... et pliables, en plus, tant qu'à faire!

Avec le millier de garderies au Québec qui utilisent un à trois chariots chacune (sans compter les services de garde en milieu familial, que le modèle à quatre places est susceptible de tenter), inutile de dire à quel point

Toto pourrait devenir populaire. Surtout si l'objet se fabrique à un prix inférieur à celui de ses concurrents, ce que souhaitent ses géniteurs. Cependant, sans dédaigner le succès commercial, le RGM a des visées plus ambitieuses: «On aimerait que ce chariot-là, dit Diane St-Louis, avec ses hauts critères de qualité et de sécurité, son freinage, devienne la norme. Car actuellement, il n'existe aucune réglementation pour les chariots, comme cela existe pour les lits d'enfants ou les sièges d'auto.»

Un petit brevet international avec ça?

Un fabricant pas comme les autres

Dans la belle histoire de Toto, l'un des côtés les plus intéressants est la constitution du ménage à trois, designer-client-fabricant, qui conduira à sa mise au monde. D'abord à cause de l'entente elle-même, plutôt rare à ce stade précoce du processus. Ensuite à cause des parents, et notamment Le Boulot Vers..., un fabricant pas comme les autres.

Le Boulot Vers... est une entreprise dont la mission — non lucrative — est l'insertion des jeunes sur le marché du travail (d'où le «vers...»). Dans les ateliers de Boulot Vers..., où se fabrique du mobilier pour garderies et autres organismes sociaux depuis 1983, quinze postes de travail accueillent, par stages de six mois, des décrocheurs dont 30 % n'ont pas terminé leur primaire (oui, vous avez bien lu).

Pas question, dans ces conditions, de former des ébénistes ou des menuisiers. «On intervient sur le savoir-être plus que sur le savoir-faire, précise le directeur Patrice Rodriguez, et pour nos stagiaires, l'atelier n'est pas une école: c'est un révélateur qui leur permet de prendre conscience de leurs forces, de leurs habiletés, de leurs faiblesses.» Ce qui n'empêche pas un petit nombre d'entre eux d'avoir la piqure pour le meuble.

Et ce qui n'empêche pas non plus l'entreprise de s'intéresser au design... par le moyen de la débrouillardise et du partenariat avec les universités. C'est ainsi que l'Auto-Puces, par exemple, un chariot de promenade à huit places, a été conçu récemment sur l'initiative du Boulot Vers... avec la collaboration à la fois de l'École de technologie supérieure et d'une finissante en design de

l'Université de Montréal, Sophie Rondeau.

L'une des marques distinctives du Boulot Vers... est sa bonne habitude de consulter le client et de fabriquer des meubles à partir de ses demandes, toujours assez particulières. «On a développé un réseau auprès des garderies, qui nous connaissent bien, dit M. Rodriguez, et on s'est maintenu pendant toutes ces années grâce à nos services à la clientèle.»

Le beau profil de cette entreprise avait tout pour séduire le RGM: «Nous-mêmes, après tout, explique Diane St-Louis, sommes un organisme sans but lucratif et à vocation sociale. Nous associer avec Le Boulot Vers... peut poser des contraintes particulières par rapport à un autre fabricant, par exemple, qui serait capable de déterminer avec exactitude sa capacité de production pour les trois prochaines années. Mais cette entreprise ajoute au projet une dimension humaine qui nous plaît beaucoup et nous correspond.»

Donc, l'entente va comme suit. Pendant toute la phase de recherche et de développement qui commence, le designer sera employé par le Regroupement des garderies «qui appuie le projet de Michel et fait en sorte qu'il soit étroitement collé aux besoins des éducatrices». Plusieurs d'entre elles seront d'ailleurs mises à contribution pour tester Toto et le corriger.

«Et puis, dès maintenant, Le Boulot Vers... apporte ressources humaines et matérielles en permettant à Michel de mettre au point le prototype dans ses ateliers.» Quand viendra le moment de la fabrication en série, la main-d'œuvre du Boulot Vers..., habituée plutôt à travailler le bois, se bornera à assembler les pièces, usinées ailleurs et en sous-traitance. «Ce sera aussi facile à monter qu'un vélo!», promet Michel Ross.

Mais le vieux routier de la production qu'est le directeur Patrice Rodriguez s'emballera moins vite. Son expérience sera précieuse pour aider le jeune designer «à bien choisir ses composantes, afin qu'elles soient les plus standard possibles. Il faut rendre Toto opérationnel, revoir soigneusement les détails techniques. Il faudra voir le prototype, c'est là que ça parle...»

À entendre ces trois «parents», l'une maternelle, l'autre juvénile et le troisième mesuré comme un père, on se dit que Toto est bien parti... pour la famille.



L'Auto-Puces, chariot à huit
places conçu par Sophie Rondeau,
alors étudiante, est une initiative
du Boulot Vers..., l'un des deux
fabricants majeurs, au Québec, de
matériel de garderie.